

LA FEMME DE NULLE PART

Anna Sanchez



Mt
hamac - théâtre

Anna Sanchez obtient son diplôme de l'École nationale de théâtre en 2021. Elle est ensuite de la distribution des *Sorcières de Salem* au théâtre Denise-Pelletier. Elle participe à de nombreuses productions, telles *Équinoxe* d'Hugo Fréjabise au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui et *La femme qui fuit* d'Anaïs Barbeau-Lavalette au Théâtre du Nouveau Monde. Recrutée par Wajdi Mouawad dans la jeune troupe du théâtre La Colline (Paris), elle participe à la création de *Racine carrée du verbe être*, à l'automne 2022. Avec *La femme de nulle part*, elle signe son premier texte.

LA FEMME DE NULLE PART

Anna Sanchez

La femme de nulle part

théâtre

H
h a m a c

LA FEMME DE NULLE PART

a été publié sous la direction d'Olivier Sylvestre.

Illustration de couverture : Roxane Azzaria

Conception de la couverture : Francesco Gualdi

Mise en pages et adaptation numérique : [Studio C1C4](#)

Révision linguistique : Madeleine Langlois

Correction d'épreuves : Andréanne Beaulieu

© 2025 Anna Sanchez et Hamac

ISBN papier 978-2-925311-88-1 | ePDF 978-2-925311-95-9 |

ePub 978-2-925311-96-6

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : La femme de nulle part / Anna Sanchez.

Noms : Sanchez, Anna, 1998- auteur.

Description : Mention de collection : Hamac-théâtre | Pièce de théâtre.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20240032616 | Canadiana

(livre numérique) 20240032624 | ISBN 9782925311881 (couverture souple) |

ISBN 9782925311959 (PDF) | ISBN 9782925311966 (EPUB)

Classification : LCC PS8637.A538762 F46 2025 | CDD C842/.6—dc23

Dépôt légal — 1^{er} trimestre 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada

SODEC

Québec



Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC).

Financé par le
gouvernement
du Canada

| **Canada**

Gouvernement du Québec — Programme de crédits d'impôt pour l'édition
de livres — Gestion SODEC

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou
reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande
magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines
prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés

*Pour Raoul
et pour toutes celles et ceux qui ont
un ailleurs au fond des yeux*

Cette pièce a été créée à la salle Fred-Barry du théâtre Denise-Pelletier le 25 mars 2025.

Texte et mise en scène : Anna Sanchez

Assistance à la mise en scène et direction de production : Mathilde Boudreau

Conception des costumes et des maquillages : Ange Blédja Kouassi

Conception d'éclairages : Béatrice Germain

Conception sonore : Joris Rey

Direction technique : Juliette Farcy

Scénographie et accessoires : Nadine Jaafar

Interprétation : Sarya Bazin, Théa Paradis, Delphine Gilquin, Étienne Pilon, Jules Ronfard et Isabelle Roy

Une production de Théâtre Ô Parleur.

La pièce qui va suivre est une fiction totale. Tout est inventé.

Et donc terriblement vrai.

Parce que je fais partie d'une génération avec un besoin criant de rêver et qu'il y a de la vérité dans ce à quoi nous rêvons.

Parce qu'elles sont sinueuses, nos trajectoires.

Parce qu'il faut apprendre à vivre avec les points d'interrogation de nos existences.

Parce qu'il faut apprendre à être ensemble, malgré le silence.

Et que parfois, il faut poser un geste.

Écrire a été un geste de consolation. Une tentative de réconciliation avec le monde.

Ce dont on ne parle pas ne se transmet pas.

Et ce qui ne se transmet pas se perd, c'est tout.

Alors écrire, parler, rêver, se raconter. S'inventer.

Anna Sanchez

« C'est pour cela aussi que la fiction tout
comme les recherches sont nécessaires
parce qu'elles sont tout ce qui reste pour
combler les silences transmis d'une
génération à l'autre. »

ALICE ZENITER, L'art de perdre

Personnages

NORA

THÉO

LA MÈRE

LE PÈRE

JEANNE (70 ans) ET JEANNE 25 ans, *pied-noire*
d'Algérie

LYNA, *Algérienne*

VANESSA

ACTEUR 1

ACTRICE 2

ACTRICE 3

L'EMPLOYÉE

LA RESPONSABLE

UN MANIFESTANT

I

Le monde d'aujourd'hui

Nora court.

Lyna entre.

LYNA. – On vit tous dans le monde d'aujourd'hui, mais dans le fond, le monde, on sait pas ce que c'est, et aujourd'hui, on sait pas ce que ça veut dire. Et la vie passe, et la vie passe. Même que très souvent, on est triste et on sait pas pourquoi. Et c'est là, le début de la coupure avec le monde. Parce que ce qui est inexplicable est incompréhensible et ce qui est incompréhensible, les gens, ça les intéresse pas, ils en veulent pas, ça leur fait peur, aux gens, ce qui est incompréhensible. Quand on connaît pas l'origine de nos tristesses, elles nous sont confisquées. On peut pas être triste juste comme ça, par nature. Alors, on réfléchit, on réfléchit, on cherche dans les livres, mais on n'y trouve que les mots des autres et les mots des autres, c'est joli un temps, ça aide un temps, mais quand on éteint la lumière et qu'on se retrouve avec soi, la petite minute avant le sommeil, qu'on se retrouve

incroyablement vide, là, comme des connes, dans nos lits, eh ben la petite minute, c'est l'éternité, et les mots des autres, ils peuvent plus rien pour toi. On peut pas être triste juste comme ça, c'est pas possible.

JEANNE 25 ANS. – Putain, ma sœur, ça va pas aujourd'hui, toi. (*Lyna s'allume une cigarette.*) Depuis quand tu fumes ?

LYNA. – T'en veux ?

Jeanne prend la cigarette du bout des lèvres et toussote.

JEANNE 25 ANS. – C'était bien, à la plage aujourd'hui, hein ? J'étais contente que Marcel soit là...

LYNA. – Marcel... Tu l'aimes ?

JEANNE 25 ANS. – Bien sûr que je l'aime.

LYNA. – Et lui, il t'aime aussi ?

JEANNE 25 ANS. – On s'aime, oui.

LYNA. – Comment tu sais qu'il t'aime ?

JEANNE 25 ANS. – Lyna...

LYNA. – Non, sérieusement, c'est une vraie question : comment être certaine ?

JEANNE 25 ANS. – Je le sais, c'est tout.

LYNA. – Et moi, tu m'aimes ?

JEANNE 25 ANS. – Tu poses vraiment des questions de merde aujourd'hui.

LYNA. – Dis-le.

JEANNE 25 ANS. – Je t'aime plus que ma propre âme.

LYNA. – T'en es certaine ?

JEANNE 25 ANS. – Certaine, espèce de conne !

Elles rient. On entend une voix au loin : « Elle est partie par là ! »

LYNA. – Faut pas rester ici.

JEANNE 25 ANS. – Qu'est-ce que t'as fait encore ?

LYNA. – C'est juste quelques oranges !

JEANNE 25 ANS. – Lyna ! On n'a plus l'âge de voler des oranges !

LYNA. – À ta place, je resterais pas là, Jeanne !

JEANNE 25 ANS. – Mais attends-moi !

LYNA. – Cours !

Elles s'enfuient, mortes de rire. Nora court.

Ce qu'être ensemble veut dire

Souper chez les parents.

LE PÈRE. – J'ai mis une chemise, mais je sais pas si elle me va ...

LA MÈRE. – Et votre père insiste, il insiste, là : t'inquiète pas, je m'occupe de tout !

THÉO. – Vous avez rénové la cuisine, non ?

LE PÈRE. – J'ai l'impression qu'elle me serre à la taille.

THÉO. – Non, c'est super, papa.

LA MÈRE. – Comme si j'allais laisser votre père cuisiner ! Heille ! Un plan pour manger une omelette pis des petits pois pour le souper de départ de Théo, oui ! Déjà qu'il vient pas souper souvent. (À Théo.) T'as vu ? C'est ta sœur qui a fait la salade.

LE PÈRE. – Ça va, c'est bon.

LA MÈRE. – T'as plein d'autres belles qualités, mon amour. Ah oui, heille, je vous ai pas raconté ça ! J'ai croisé la voisine hier. La voisine avec ses chiens, là, qui pissent toujours devant la maison. Je me suis dit, c'est le moment ou jamais, donc je vais la voir et je lui demande gentiment : « Madame, est-ce que ce serait possible, madame, d'aller faire pisser vos chiens un peu plus loin et pas juste dans le banc de neige devant notre maison ? Parce que là, tous les autres chiens du quartier sentent la pisse de vos chiens et viennent pisser dans le banc de neige, ça fait comme une constellation de pisse de chien devant notre maison. » Et là, elle me regarde et vous savez ce qu'elle me répond ? Elle me répond : « Oh, sorry, i don't understand. » Ah ben ma tabarnouche, tu don't understand. Ben là, je me dis, elle va pas s'en tirer comme ça, elle va comprendre, la maudite, donc je la regarde et je fais « okay madame, i said, is it possible with yours dogs, to go a little bit far away ? Go away a little bit far because the street, the street is full of pisse, okay ? I understand that your dog need to pisse, but now the street is, the street, and the street full of pisse, there is pisse all

over the place ! So please, go a little bit far away, far away, with yours dogs for them to pisse, okay ? ».

THÉO. – Ça va bien, ton anglais.

LA MÈRE. – Ça progresse !

LE PÈRE. – Maintenant, la voisine me lance des regards terrifiés quand on se croise le matin.

LA MÈRE. – Peut-être, mais avez-vous vu l'entrée en arrivant ? Pas une trace ! All clear ! Pisse away, Janet ! Elle a une face de Janet.

LE PÈRE. – Nora, tu devais pas apporter une bouteille ?

LA MÈRE. – Pisse away, Janet ! Pisse away !

LE PÈRE. – Nora !

NORA. – Hein ?

LE PÈRE. – Tu devais pas apporter une bouteille de vin ?

NORA. – Oui, j'ai... oublié. Désolée.

LA MÈRE. – C'est pas grave, cocotte, on se soûlera au champagne ! Je l'ai mis au froid en bas, tu vas chercher le champagne, mon coco ?

THÉO. – Maman, franchement.

LE PÈRE. – C'est des blagues, Théo.

NORA. – Laisse-la donc faire.

THÉO, à Nora. – Tu veux que ça finisse comme Noël dernier ?

LA MÈRE. – S'il te plaît, mon coco, commence pas avec tes « maman, franchement », parce que si maman veut se soûler au champagne, si ça lui fait plaisir de se soûler au champagne, oh la la que je te garantis qu'elle va se soûler au champagne ! J'ai le goût de faire la fête un peu, là ! Heille, j'veux dire, c'est-tu assez incroyable ! Mon grand qui s'envole pour Paris. Heille ! Paris !

LE PÈRE. – Prêt pour le départ ?

THÉO. – Oui.

LA MÈRE. – Non, mais Paris, tsé ! PARIS !

LE PÈRE. – Tes valises sont prêtes ?

THÉO. – C'est dans une semaine, j'ai le temps.

LA MÈRE. – Heille ! PARIS !

LE PÈRE. – Ton passeport est à jour ?

THÉO. – Papa.

LE PÈRE. – Et tu feras attention de pas arriver en retard, les avions en ce moment—

THÉO. – OK, stop ! C'est bon, j'ai compris !

LE PÈRE. – Ça va, j'arrête.

LA MÈRE. – Tes répétitions commencent quand ?

THÉO. – Dans deux semaines, après la rencontre avec la metteuse en scène. Je te jure, maman, y'a quelque chose d'extraordinaire qui se dégage de là-bas. Les gens sont différents. L'art est différent. La culture, maman, la culture ! C'est ancré dans leurs rues, jusque dans les murs ! Depuis que je suis sorti de l'école que j'attends une opportunité comme ça. Ça va me permettre de trouver

un agent, de rencontrer du monde. Je sais que ma place est là-bas, je le sais, je le sens.

LA MÈRE. – De toute façon, t’as toujours été le Français de la famille. Plus que ton père ! Tu connais tout !

THÉO. – Tsé, Balzac, Renoir, Duras, Barbara ...

NORA. – David Guetta.

THÉO. – Ben là, franchement.

LA MÈRE. – Heille, fais-nous ton imitation de Hollande qui va à la piscine !

LE PÈRE. – T’en profiteras pour obtenir ta nationalité française, depuis le temps qu’il faut s’en occuper.

LA MÈRE. – Tsé, Hollande, là, à la piscine ! Hostie qu’elle est bonne, celle-là !

LE PÈRE. – Vous savez : on vous aime, hein, c’est fou, vous aimer comme on vous aime. Mais jamais on vous empêchera de suivre votre propre chemin, même s’il vous mène loin de nous.

J'ai fait la même chose que Théo à son âge dans le sens inverse. Ça a été la meilleure décision de ma vie.

THÉO. – C'est ça, en fait. C'est à cause de toi, c'est dans mon sang !

LA MÈRE. – Et toi, Nora, comment ça se passe au magasin ?

NORA. – Je ... En fait ... Je les ai appelés hier pour démissionner.

LA MÈRE. – Comment ça ?

NORA. – Ben ...

LE MÈRE. – Nora, c'est pas possible.

THÉO. – Je comprends pas, t'aimais bien cet endroit-là, pourtant !

NORA. – J'ai pas envie de vendre des fleurs, Théo ! C'est pas mon métier.

LA MÈRE. – Le mois passé, c'était le restaurant—

LE PÈRE. – Mais alors, cherche ! T’as fait des études en journalisme, cherche un travail dans le journalisme !

NORA. – Oui, je sais.

LA MÈRE. – Mais qu’est-ce qui se passe ? Tu lâches toutes tes jobs ! Le café, l’agence de marketing, les tours guidés dans le Vieux-Port—

LE PÈRE. – Nous, on s’inquiète, tu comprends...

LA MÈRE. – Du jour au lendemain, tu lâches ton bac—

THÉO. – T’as lâché ton bac ?

LE MÈRE. – Tu vas-tu finir par nous dire ce qui se passe ?

LE PÈRE. – C’est normal qu’on s’inquiète, on t’aime.

LA MÈRE. – Je veux dire, qu’est-ce que t’as, criss, qu’est-ce que t’as ?

THÉO. – C’est correct, maman.

LE PÈRE. – On t’aime, c’est normal.

LA MÈRE. – Hein ? QU’EST-CE QUE T’AS ?

NORA. – Je sais pas ! Mais inquiétez-vous pas, OK ? Je vais trouver un journal pour mes articles ou une radio pour mes chroniques. J’ai une entrevue la semaine prochaine. Bref... Ça va. OK ?

LA MÈRE. – Je vais aller chercher le champagne. J’ai soif.

THÉO. – Faut que tu te bouges le cul, Nono.

NORA. – Toi, commence par t’acheter des chemises avec des couleurs qui existent pis on s’en reparle.

THÉO. – Grande conne.

NORA. – Gros con.

LE PÈRE. – Ça va, c’est bon.

THÉO. – Elle est super, ma chemise.

NORA. – Bref, on peut parler d’autre chose ?

THÉO. – C'est vintage, d'accord ?

LE PÈRE. – Bon, Nora, tu irais me chercher l'appareil photo, s'il te plaît ?

NORA. – Là, tout de suite ?

LA MÈRE. – Oooh, la bonne idée ! Labonneidéela bonneidéelabonneidée !

THÉO. – Ah non, pas une photo, par pitié !

LE PÈRE. – C'est notre dernière soirée ensemble !

NORA. – Papa, il part juste faire un stage en France, il s'exile pas au Tibet.

THÉO. – C'est pas *juste* un stage.

LA MÈRE. – Tu vas conquérir le vieux continent ! On est tous très heureux pour toi.

LE PÈRE. – Quand tu seras plus là, ça va être étrange. Je suis pas sûr de savoir qui je suis quand on n'est pas tous ensemble. Bref, j'aimerais une photo.

NORA. – C'est bon, je vais le chercher.

Nora se lève et sort de la cuisine.

LE PÈRE. – C'est drôle, je vais avoir des choses à réapprendre. Ça fait longtemps que j'ai pas été autre chose que votre père.

NORA, de loin. – Je le trouve pas !

LE PÈRE. – Regarde dans l'armoire ! Je veux dire, on n'est pas une famille parfaite, mais on a toujours su être ensemble. On a toujours été bien ensemble. Ça peut sembler stupide, mais c'est pas rien. C'est vraiment pas rien.

NORA, revient avec l'appareil et une boîte dans les mains. – Faut vraiment faire du ménage, c'est un bordel pas possible. Regardez ce que j'ai trouvé ! (*Elle lève la boîte.*) Je pense qu'y'a nos photos de bébés là-dedans, ça se peut-tu ?

LE PÈRE. – Ça se peut, j'ai fait du ménage dans les albums, y'a pas longtemps. J'ai retrouvé plein de trucs.

THÉO. – Fais voir. (*Tout le monde se rapproche et regarde les photos.*) Hostie que j'étais cute !

NORA. – Attends, pourquoi Théo est nu sur absolument toutes les photos ?

THÉO. – Ben là, j'avais cinq ans !

LA MÈRE, à *Nora.* – Pis toi, pas moyen d'en trouver une où tu fais pas une grimace.

NORA. – Apparemment, je voyais Théo nu à tous les jours. Ça te détruit une enfance, ça.

THÉO, *sortant une nouvelle photo de la boîte.* – Hein, c'est papa ! T'es tellement beau.

NORA. – Et cette photo-là, c'est quoi ?

PÈRE. – Fais voir.

Nora passe la photo à son père. La mère vient prendre l'appareil. Théo regarde.

THÉO. – C'est qui ?

PÈRE. – Ma mère.

NORA. – Mamie Jeanne ?

THÉO, à *Nora.* – Tu lui ressembles.

NORA. – N'importe quoi.

THÉO. – C'est fou comme tu lui ressembles.

LA MÈRE. – Elle est encore à Paris ?

LE PÈRE. – Aux dernières nouvelles, oui.

THÉO. – Et la femme à côté, c'est qui ? (*Il lit ce qui est écrit au dos de la photo.*) « Lyna et moi ». C'est qui, Lyna ?

LE PÈRE. – Aucune idée.

NORA, *regardant au dos de la photo.* – La photo a été prise à Oran. En Algérie ?

THÉO. – C'est quand mamie était professeure là-bas, non ? Regarde, on voit l'école derrière elle.

LE PÈRE. – Oui, si je me trompe pas, ça doit être avant son séjour à l'hôpital. Juste avant son départ pour la France.

THÉO. – Pourquoi elle a été à l'hôpital ?

LE PÈRE. – Une bombe qui a explosé.

THÉO ET NORA. – Quoi ?

LA MÈRE. – Ah bon ?

LE PÈRE. – Oui, elle a des éclats d'obus dans le dos, mamie.

NORA. – Quoi ?

THÉO. – Comment ça ?

LE PÈRE. – Je sais pas.

NORA. – Comment, tu sais pas ? Comment tu peux pas savoir ?

LE PÈRE. – J'ai jamais su exactement ce qui s'était passé, c'est ce que je veux dire, votre grand-mère parlait pas de ces choses-là, ç'a toujours été comme ça. J'ai grandi comme ça.

THÉO. – C'est incroyable !

NORA. – Je savais pas.

LA MÈRE. – Bon, photo, les enfants !

Elle va installer l'appareil et met le retardateur.

NORA. – Mais je comprends pas, pourquoi y'avait une bombe ?

LE PÈRE. – Ben, c'était la guerre.

NORA. – Mais si c'était la guerre, pourquoi elle est allée travailler là-bas ? Elle savait pas que c'était dangereux ?

LE PÈRE. – Elle est pas allée travailler là-bas, elle est née là-bas.

NORA. – Attends, quoi ?

Flash de l'appareil.

LA MÈRE. – Oupsi, bon, on va recommencer !

NORA. – Elle est née en Algérie ? Elle est Algérienne ?

LE PÈRE. – Non, Française, née en Algérie. Comme ses parents et les parents de ses parents.

NORA. – Tu nous as jamais dit ça ...

LE PÈRE. – Mais oui, je l'ai dit ... Tu t'en rappelles plus, c'est tout, c'est pas grave.

THÉO. – Oui, ça me dit quelque chose, moi.

LE PÈRE. – Bon, tu vois !

LA MÈRE. – Allez, je mets le retardateur, hein ...

THÉO. – Allez !

La mère va installer l'appareil.

NORA. – Non, je m'excuse, là, mais tu l'as jamais dit. Jamais dit qu'elle était née là, qu'elle avait grandi là, qu'elle avait fui une guerre ! Tu l'as jamais dit. Pourquoi tu l'as jamais dit ?

LA MÈRE. – On sourit, les enfants !

LE PÈRE. – Oui, je l'ai dit.

NORA. – Non, tu l'as pas dit !

THÉO. – Nora, c'est pas grave ...

NORA. – Oui, c'est grave !

LA MÈRE. – Les enfants ! (*Nora se lève. Flash de l'appareil.*) Tabarnak !

NORA. – Pourquoi tu l’as pas dit ?

LE PÈRE. – Je te dis que je l’ai dit !

NORA. – Et moi, je te dis que tu l’as jamais dit !

LA MÈRE. – Heille, ciboire, ça suffit, là !

THÉO. – On peut-tu se parler sans que ça vire en duel au sabre, criss ?

LE PÈRE. – Je comprends pas pourquoi ça te met dans cet état-là, qu’est-ce que ça change ? (*Flash de l’appareil. Temps.*) Je vais chercher le dessert.

Il se lève.

LA MÈRE. – Attends, je vais t’aider. Tu restes pour le dessert, Théo ?

La mère et le père sortent. Silence.

THÉO. – Qu’est-ce que tu vas faire ?

NORA. – Quand ça ?

THÉO. – Quand je serai parti, comment tu vas faire ? Quand je serais plus là pour prendre

tes rendez-vous chez le médecin à ta place, te présenter à du nouveau monde, t'amener en vacances, renouveler ton permis, te réconcilier avec papa quand tu dis une connerie. Comment tu vas faire ? Tu vas faire attention ? Hein ? Tu vas être capable ? (*Nora ne répond pas. Temps.*) Hostie.

NORA. – Quoi ?

THÉO. – Tu penses que je vais pas le faire.

NORA. – De quoi ?

THÉO. – Hostie, j'en reviens pas.

NORA. – Mais de quoi ?

THÉO. – Tu penses que je vais chocker. Tu penses que je vais pas partir.

NORA. – Je pense rien.

THÉO. – Oui, oui, tu penses, au fond de toi, c'est ça que tu penses. Tu te trompes. Je vais le faire. Je vais partir et je reviendrai pas. T'entends ? Je reviendrai pas. Parce que je vais au bout des choses. Tu vas devoir te débrouiller, maintenant.

NORA. – Théo, j'ai rien dit.

THÉO. – Ouais, c'est ça, t'as rien dit.

NORA. – Personne dit jamais rien, ici, de toute façon.

3

Ce qui passe

Nora court. Elle écoute de la musique. On entend le vent. Les gens passent. Les oiseaux passent. Les jours passent. La vie passe.

Ce qui s'est passé

Dans la chambre de Nora, soir. Elle écoute un documentaire sur les Français d'Algérie sur son ordinateur. Elle mange et boit en même temps. Elle repense à la conversation avec son père.

NORA. – Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

LE PÈRE. – Je sais pas, Nora. C'était à Oran. Une bombe a explosé dans un café, elle passait devant. Elle s'en est tirée avec quelques cicatrices. Je sais qu'elle était enceinte.

NORA. – De toi ?

LE PÈRE. – Oui.

NORA. – Et ton père ?

LE PÈRE. – Je sais pas. Faudrait lui demander à elle. Je suis en retard, là. Je dois y aller, on se voit

ce soir. Je t'ai laissé la photo sur la table. Tu peux la garder si tu veux.

*Son téléphone sonne, elle ne répond pas. Messagerie.
Premier message.*

JOURNALISTE. – Oui, bonsoir, le message est pour mademoiselle Martinez. C'est Léa, du journal. J'ai été très heureuse de vous rencontrer et c'est avec plaisir que je vous annonce qu'on aimerait vous offrir le poste à la rédaction. On vous a trouvée pertinente et intéressée et on a hâte de travailler avec vous. On commence avec l'essai de trois mois dont on s'était parlé et si tout se passe bien, on verra pour la suite. Vous pouvez me rappeler sur ce numéro et, dans tous les cas, on se retrouve demain pour la rencontre avec le reste de l'équipe. Merci beaucoup et bonne soirée.

Nora, entre joie et panique, se précipite vers une chemise propre et un tailleur, qu'elle enfle en vitesse. Deuxième message.

LA MÈRE. – Salut, ma grande, c'est maman. Rappelle-moi, j'aime pas comment les choses se sont finies au souper, la dernière fois. Rappelle-moi, s'il te plaît.

*Nora finit de s'habiller et se regarde dans le miroir.
Elle soupire.*

NORA. – Je vais pas y arriver.

5

Le silence dans la tête

*Nuit. Chambre, Nora dort. Le vent se lève.
Jeanne 25 ans, dans le port d'Oran.*

JEANNE 25 ANS. – « C'est l'heure ? » (*Nora se réveille en sursaut. Elle va ouvrir la fenêtre, elle écoute : la tempête gronde dehors.*) C'est facile pour vous de dire « c'est l'heure », ça veut rien dire pour vous. Vous dites « c'est l'heure » comme vous diriez « c'est l'heure de la sieste ». On nous apprend pas à partir, à s'arracher à ce qu'on aime, on nous apprend pas ça. « C'est l'heure », c'est facile. Je sais pas comment dire au revoir aux choses, moi. J'ai jamais dit au revoir à rien, même pas en secret, même pas pour moi-même.

THÉO. – Nora ! (*Nora sursaute. Théo allume la lumière. La fenêtre est ouverte et laisse entrer le vent.*) Tu répondais pas. Je suis entré.

NORA. – Qu'est-ce que tu fais là, tu partais pas ce matin ? C'est l'heure.

THÉO. – Je voulais passer te dire au revoir.

NORA. – Tu sais que j'aime pas ça.

THÉO. – Je sais, mais moi, j'ai besoin de dire au revoir correctement, sinon, c'est comme des portes mal fermées.

NORA. – Ça y est, je suis une porte mal fermée ?

THÉO. – T'as compris ce que je voulais dire. Tu vas m'écrire ?

NORA. – Oui. Pis toi, tu vas m'écrire ?

THÉO. – Oui.

NORA. – OK.

THÉO. – Tu pleures ?

NORA. – Non.

THÉO. – Si, tu pleures.

NORA. – C'est le vent.

JEANNE 25 ANS. – C'est silencieux, un corps qui part.

THÉO. – Je dois y aller. On s'appelle, OK ?

NORA. – On s'appelle.

JEANNE 25 ANS. – On croit que ça sera comme un arbre. Un arbre qu'on arrache et qui tombe, ça fait un vacarme épouvantable, alors on se dit que ça sera pareil pour un corps. Un corps qu'on arrache à la terre, c'est un scandale, ça doit forcément faire un vacarme semblable à l'arbre qui tombe. On croit que, mais... Non, c'est... Je veux dire... On croit que ça sera comme le vent. Un corps qui traverse l'espace, ça devrait chanter comme le vent. Non ? Non... Au final, un corps qui part, c'est d'une indécente discrétion.

NORA. – Théo ?

THÉO. – Quoi ?

NORA. – Je pars avec toi.

JEANNE 25 ANS. – Pardon ?

THÉO. – Pardon ?

NORA. – Je pars avec toi.

THÉO. – Quoi, mais non, attends quoi, quoi, mais non, non, en fait non, non ...

NORA. – Oui, je pars avec toi.

THÉO. – Quoi, mais pourquoi ? Mais non, mais en fait ... Mais pourquoi ?

JEANNE 25 ANS. – Oui, c'est l'heure, je sais. Il faut y aller.

6

Le départ

Dans le taxi.

NORA. – Oui, allô, papa, oui, c'est moi, oui, je pars avec Théo finalement, je suis dans un taxi, je sais pas, comme ça, je vais me trouver du travail, voir du pays, comme on dit, j'ai jamais pris l'avion, jamais vu la mer, il est temps que ça change, ça va me bousculer, me déplacer, après tout, y'a une partie de moi qui vient de là-bas, c'est peut-être ce qui me manque depuis tout ce temps-là, comme si y'avait trop de silence tout à coup, je sais même pas si je vais revenir un jour, comme dans les films, je sais pas, ça t'est jamais arrivé de sentir que le monde est en mouvement ? T'es dans une gare, t'attends un train et tu sens bien que le monde est en mouvement et toi, t'es là, à attendre que quelque chose arrive, t'es dans une gare et t'attends un train, tu sais pas d'où il vient, tu sais pas s'il va passer, tu sais juste que tu l'attends et que s'il passe pas, tu vas rester là, sans bouger, eh ben je vais le prendre, le train, papa,

je vais le prendre, à l'école, on nous apprend pas à quitter nos parents, alors comment partir ? Partir où ? Pourquoi tu m'as jamais parlé de cette photo-là ? Tu vas voir, je vais me trouver une job, tomber amoureuse avec un peu de chance, et toute ma vie va s'éclaircir, tout va prendre sens, tu vas voir, j'irai voir un show d'Enrico Macias pour toi, OK bye, embrasse maman.

Passage d'un avion. Discours du général de Gaulle. Archives de l'histoire de la France et de l'Algérie. Nora exulte. Elle marche dans Paris. Au début, tout est très beau, puis des images de plus en plus sombres, violentes, arrivent de la guerre ; des manifestations anciennes et actuelles s'entremêlent. On finit avec la photo d'archives du 17 octobre 1961, un graffiti sur un des ponts de la Seine : « ICI ON NOIE LES ALGÉRIENS. »

Toréer ou ne pas toréer

La salle de répétition est plongée dans le noir. Théo est seul.

THÉO. – Y'a quelqu'un ? Allô ?

La troupe entre.

VANESSA. – Ah, Théo ! T'es déjà là ! Tu nous prends un peu de court, je suis désolée, on avait prévenu la salle qu'on serait là aujourd'hui, mais rien n'a été ouvert, alors on s'est fait une petite pause clope. (À *Actrice 2.*) Chloé, va voir à la régie ! Il doit y avoir un problème technique, ça arrive souvent. Bref, désolée, bienvenue dans la troupe, on est très heureux de t'avoir. (À *la troupe.*) La troupe, c'est Théo Martinez ! Alors, Théo Martinez, je l'ai rencontré à Montréal, il jouait dans un vaudeville sur le capitalisme. Très talentueux, très sympa ! (*La troupe salue Théo.*) T'es arrivé hier, c'est ça ?

THÉO, *avec un léger accent français*. – C'est ça !

VANESSA. – Le décalage horaire, ça va ?

THÉO. – Oh oui, ça va. Très content d'être là.

ACTRICE 3. – J'installe les chaises !

THÉO. – Veux-tu de l'aide ?

ACTRICE 3. – Hein, c'est marrant, t'as pas du tout l'accent espagnol.

THÉO. – Attends, j'ai pas quoi ?

ACTEUR 1, *à Actrice 2 à la régie*. – Tu pourrais te dépêcher un peu ? On n'y voit rien !

ACTRICE 3, *à Théo*. – Ça, c'est Arthur. Il a fait un stage à la Comédie-Française.

ACTEUR 1. – Alors ça vient ?

ACTRICE 3. – Depuis, il est insupportable.

ACTRICE 2. – Je fais ce que je peux !

ACTEUR 1. – Ben, on dirait pas !

ACTRICE 2. – Oh, mais qu'est-ce qu'il a, aujourd'hui, celui-là ?

ACTEUR 1. – J'ai que je peux pas travailler dans ces conditions-là !

ACTRICE 2. – Je fais ce que je peux, j'ai dit !

ACTEUR 1. – Bon, quelqu'un, gérez-moi ça, je vais m'aérer l'esprit. J'étouffe !

ACTRICE 2. – C'est ça, casse-toi, starlette !

ACTEUR 1. – Comment tu m'as appelé ?

ACTRICE 2. – Je suis pas la petite conne de la régie à qui tu peux parler comme tu veux !

ACTEUR 1. – Comment tu m'as appelé ?

ACTRICE 2. – Je suis une actrice !

ACTEUR 1. – Ben moi, j'ai joué avec Francis Huster, tu sauras !

ACTRICE 2. – Tu sais où tu peux te le foutre, ton Francis Huster ?

ACTEUR 1. – Personne me parle comme ça !

ACTRICE 2. – Ben moi, je te parle comme ça !

VANESSA. – Bon, on va commencer. Est-ce qu'on a de la lumière ?

ACTRICE 2. – Non, on n'a pas de lumière !

ACTRICE 3. – Merde, putain !

ACTRICE 2. – Qu'est-ce que t'as, toi ? J'ai dit : JE FAIS CE QUE JE PEUX !

ACTRICE 3. – Qu'est-ce que je fais avec les chaises ?

ACTRICE 2. – J'y vois rien. La console est fermée.

ACTEUR 1. – On passe pour des amateurs, là !

VANESSA. – Bon, écoutez tout le monde, ça sert à rien, on va sortir et on va attendre l'arrivée du technicien. D'accord ? Allez, tout le monde, dehors ! Ouf ! Merci. Théo, j'en profite, je te résume rapidement, vu que ça fait déjà une petite semaine qu'on travaille. On a commencé une exploration autour de nos histoires personnelles. Arthur,

par exemple, va travailler une scène où il découvre que son grand-père a collaboré avec les nazis.

ACTEUR 1. – Ouais, sale histoire.

ACTRICE 2. – Et ça, t'en as parlé à Francis Huster ?

ACTEUR 1. – Oh, ta gueule.

ACTRICE 2. – Parce que ça explique le caractère.

VANESSA. – Chloé va interpréter le fantôme d'un Viking.

ACTRICE 2. – Ouais, j'ai fait un test d'ADN.

THÉO. – C'est... super.

VANESSA. – Bref, on veut ramener ces archétypes du passé à la vie et les porter sur scène. Tu peux réfléchir à l'histoire d'un parent ou à une figure inspirante de l'histoire d'Espagne, par exemple.

THÉO. – Mais je suis pas—

VANESSA. – J'avais pensé à la figure du torero.

THÉO. – Du torero ?

VANESSA. – Ça peut être autre chose, mais je trouvais ça fort comme image. Le rapport à la mort et donc à la vie, au danger, à l'amour du danger, entre la danse et le combat, cette tradition du passé qui persiste encore et qui se heurte aux mœurs de son époque.

THÉO. – Mais je suis pas—

VANESSA. – Il doit bien avoir quelque chose de ton histoire qui t'inspire, qui résonne avec ce que t'es aujourd'hui, non ? Penses-y ! On s'en reparle.

Bonne fête

Chambre à Paris. Énormément de post-it sur les murs, de journaux, de livres ouverts. Nora est couchée par terre, dépitée. Théo entre avec son sac.

THÉO. – Désolé ! Désolé, je suis là. Désolé. Je suis vraiment en retard, désolé, la répétition s'est terminée beaucoup plus tard que prévu, avec l'approche de la première, c'est le bordel, je te raconte pas. En plus, y'avait une panne de métro, quelqu'un faisait une grève de la faim sur les rails. J'ai voulu prendre une correspondance, mais je comprenais rien, je veux dire, quessé ça, là «Châtelet – Les Halles», hostie de station trop grosse pour la vie ! Bref, on s'en fout ! Oh putain, je suis désolé, je sue, je pue, je suis dégueulasse. Mais t'en fais pas, j'ai pas oublié, t'inquiète. J'ai tout prévu, t'en fais pas. *(Théo sort une boîte en carton de son sac et deux chapeaux de fête. Il en met un sur la tête de Nora. Il sort un gâteau.)* Bonne fêteuuu, Nonoooo ! Bonne fêteeeuuu, Nonooo ! Bonne fêteeeuuu, bonne fêteuuuuuuuuuuuuu, booooooneuuuuuuu

fêteuuuuuuuu, Nonoooooooo ! Bon, c'est pas grand-chose, mais voilà, quoi... Tu souffles pas ? Ça va s'éteindre si tu souffles pas.

NORA. – On est des voleurs, Théo.

THÉO. – Hein ?

NORA. – On a pillé, tué, torturé—

THÉO. – Bon, ça y est—

NORA. – Des hosties de colons, c'est ça qu'on est. Nos ancêtres, là, ils sont arrivés en Algérie, ils ont regardé, ils ont bien réfléchi et ils se sont dit, ça, c'est à moi ! Ça, c'est à moi ! Et pis tiens, ça aussi, pourquoi pas ?

THÉO. – Je t'en coupe une part ?

NORA. – Pendant la guerre d'indépendance du pays, la réponse de l'armée française a été super violente. Même à Paris, pendant une manifestation pacifique, y'a des policiers qui ont jeté des Algériens dans la Seine. Pis c'était pas y'a cent ans, là ! C'était en soixante-et-un ! C'était hier !

THÉO. – Oui, c'est vrai, c'est terrible... (*Temps.*)
Allez, je t'en coupe une part.

NORA. – Y'avait des attentats, tu te rends compte ?
Des deux bords !

THÉO. – Tu la manges maintenant si t'as faim
maintenant ou tantôt si t'as faim tantôt.

NORA. – Des cafés qui explosaient ! Des enlèvements ! De la torture ! Des exécutions ! Tu te rends compte ? Même après avoir signé la fin de la guerre et l'indépendance de l'Algérie, ça a continué : des gens, des Algériens pis des Français, assassinés pour des règlements de compte, forcés de fuir ! Pis nous, on appartient à ça ! L'attaque d'Oran, le massacre des harkis, les enlèvements, les agressions, trois mille personnes quittent le pays par jour—

THÉO. – T'es sûre que tu veux pas de gâteau ?

NORA. – Crisse-moi donc patience avec ton gâteau !

THÉO. – Heille !

NORA. – Scuse.

THÉO. – C'est juste que je suis pas sûr de comprendre...

NORA. – Comprendre quoi ?

THÉO. – Pourquoi tout d'un coup, tout ça a tellement d'importance.

NORA. – Je sais pas, je cherche, j'en sais rien, une histoire, un peu de beauté peut-être, juste un peu de beauté à laquelle me raccrocher. Mais y'a pas de beauté, c'est que du laid !

THÉO. – Écoute, c'est terrible ce qui s'est passé, c'est vrai, mais tu m'en parles comme si c'était notre histoire. Si on regarde ça deux secondes, c'est pas compliqué de se rendre compte qu'on n'a rien à voir avec ça ! T'as-tu pillé ? J'ai-tu pillé ? Ben non, j'ai pas pillé ! J'ai jamais pillé personne.

NORA. – Qu'est-ce que tu connais de l'Algérie ?

THÉO. – J'en sais rien, moi... C'est le plus grand pays d'Afrique... Y'a le désert. Il fait chaud.

NORA. – Mais y'a aussi des montagnes où il neige l'hiver.

THÉO. – Y'a une toune de Jean Leloup...

NORA. – Des forêts. Des champs d'oliviers. Des places de marché immenses où tu peux manger

des desserts à la pistache et au miel, du thé à la menthe avec de la vraie menthe, des pêches, des oranges, des figues.

THÉO. – Tu vas pas me nommer tous les fruits et légumes, là ?

NORA. – Ça te fait rien, toi ? On vient de là-bas, criss !

THÉO. – Mais là-bas, ça veut rien dire, là-bas ! Là-bas, c'est une façon de parler ! On n'a rien à voir avec ça.

NORA. – Ben, je sais pas.

THÉO. – Tu sais pas quoi ?

Nora montre un article à Théo.

NORA. – Si on n'a rien à voir avec ça, comment t'expliques que quand je lis : « Ce qui a été le plus dur à laisser derrière nous, ce n'était pas la maison, la voiture, la mer ou les amis : c'était nos morts. » — c'est une pied-noire qui dit ça —, comment t'expliques que quand je lis ça, ça me fait un truc dans le ventre ? Moi, je me l'explique pas.

THÉO. – Ben, parce que c'est triste.

NORA. – Regarde, je te la fais vite : dans les années mille huit cent, colonisation française en Algérie, mais aussi, importante vague d'immigration espagnole. C'est pour ça que beaucoup de pieds-noirs ont des noms de famille espagnols.

THÉO. – Est-ce que tu penses qu'y'avait des tores dans la famille ?

NORA. – Les pieds-noirs, c'est les Français nés en Algérie, comme grand-maman, aucune idée pourquoi on les appelle comme ça. Et cette histoire-là, on la connaît pas. Regarde papa : ses parents sont nés en Algérie, on sait pas où. Son père s'appelait Marcel, fils de... on sait pas. Il est mort ! De quoi ? On sait pas ! Seule information, apparemment, il aimait la musique, on sait pas laquelle. Puis finalement, y'a grand-maman. Jeanne. Vivante. À peine vue, à peine connue. Fille d'on sait pas qui. Née on sait pas où, en mille neuf cent on sait pas combien. Elle est à Paris. Elle y habite depuis on sait pas quand pis elle a des éclats d'obus dans le dos. Pourquoi on nous l'a caché ? Pis y'a la photo ! La photo, où est-ce que je l'ai mise, je l'ai mise quelque part, attends...

THÉO. – On nous l’a pas caché ! Je me souviens qu’il en a parlé !

NORA. – Non, tu t’en souviens pas, tu fais semblant et je comprends pas pourquoi !

THÉO. – Nora, écoute, c’est pas que c’est pas intéressant, ce que tu me racontes, mais tu pourrais pas décrocher un peu ? Ça fait un mois qu’on est là et tu passes tes journées dans tes livres, tes notes, tes reportages !

NORA. – Je cherche de la job aussi !

THÉO. – On est à Paris, Nono ! Tu veux pas qu’on sorte ce soir ? C’est ton anniversaire, criss, on pourrait, je sais pas, aller au cinéma, prendre un verre, se balader—

NORA. – Comment c’était, ta répétition ?

THÉO. – Bien. Bien. C’est intense, on n’a pas beaucoup de temps et la metteuse en scène veut qu’on s’implique pas mal. C’est une création à partir de nous autres, là, nos histoires, bref, c’est très français. Je joue un torero, c’est... une figure de mon passé que je porte à la scène. Je suis content.

Ça me questionne. Ça me connecte. Ça me... En tout cas, c'est bientôt la première. Tu vas venir ?

NORA. – Oui, oui.

THÉO. – Papa a téléphoné hier. Il veut qu'on fasse nos papiers. On doit le faire rapidement si on veut rester. Il a dit qu'on pouvait l'appeler n'importe quand. Du coup, ce serait bien—

NORA. – « Du coup » ? Comment tu parles ?

THÉO. – Je parle normal.

NORA, *imitant Théo.* – « *Du coup*, je parle normal, *du coup.* »

THÉO. – Bref, peu importe, je disais que ce serait bien que tu répondes à ton téléphone de temps en temps. (*Pas de réponse.*) Bon, on sort où ? Y'a un super bar à côté du théâtre, on pourrait y aller. Je pourrais te présenter la troupe, ça me ferait plaisir que tu les rencontres. Paris, c'est écrasant quand tu connais personne, mais avec le bon monde, c'est comme si les portes de l'univers s'ouvraient ! Y'a plein de beaux gars, en plus !

NORA. – Théo, tu sais que ça m'intéresse pas, ces affaires-là...

THÉO. – Oui, oui, OK, oublie les beaux gars, on va juste au bar. On va boire un verre ! On va danser ! T'adores ça, danser. Nonno, s'il te plaît, on va danser !

NORA. – Arrête, je te dis, j'ai pas envie ! Y'a trop de monde, trop de bruit, c'est trop...trop. (*Théo soupire, prend son sac et ouvre la porte.*) Tu vas où ?

THÉO. – Je sors !

NORA. – Théo...

THÉO. – Quoi ?

NORA. – Un jour, j'avais accompagné maman à l'aréna, voir une de tes games. Et je me rappelle du moment où les équipes sont entrées sur la glace et que les enfants défilaient avec leur nom en grosses lettres blanches dans le dos. Tremblay, Bouchard, Côté, Lamoureux, Dubois. Pis là, je vois : Martinez. En grosses lettres blanches sur ton chandail de hockey. Martinez traverse la glace et se place pour la mise au jeu. Martinez est le meilleur

attaquant de l'équipe. Martinez gagne la mise au jeu. Martinez fait la passe à Tremblay qui fait la passe à Bouchard. Là, déjà, je me dis que c'est une erreur parce que Bouchard est crissement pourri, mais surtout, je me dis ayoye, c'est pas banal. Martinez, c'est pas banal, voyons donc. Pas que Tremblay ou Bouchard, ça soit banal, c'est pas ça que je veux dire, mais tsé, un nom, je veux dire un nom quand même, c'est pas rien. Et ça, ça veut dire que quelque chose, je sais pas quoi, mais que quelque chose là-dedans (*elle pointe son mur de notes*) nous concerne. C'est comme ton truc de torero, un jour, ça nous saute au visage. Et on a une responsabilité de comprendre. Pour nous. Pour après.

THÉO. – Tu devrais aller lui poser des questions. À grand-maman.

NORA. – On sait pas elle est où.

THÉO. – Ouais, ben justement... C'est elle que tu devrais chercher. Tout le reste (*Théo pointe les post-it sur le mur*), c'est juste de la fuite.

Théo sort. Nora fait une grimace dans son dos.

Tout ce qu'on ne sait pas

*Chambre. Nora regarde son mur de notes.
Jeanne 25 ans entre. Il y a un lit et une bassine
remplie d'eau. Jeanne 25 ans pose sa valise, se dés-
habille et se nettoie lentement. Chaque mouvement
est difficile, elle a le dos recouvert de cicatrices.*

Nora écrit :

« Où tu es née ?

Où tu as grandi ?

*Où tu t'es mariée, à quelle heure vous vous êtes
couchés ?*

Comment s'appelait ta mère ?

Où est-ce que ton père est né ?

Comment tu as rencontré papi Marcel ?

Vous vous aimiez ?

Comment il est mort ?

Tu avais une voiture ?

Pourquoi tu n'es jamais retournée ?

Pourquoi tu ne nous en as jamais parlé ?

Tu as des regrets ?

Est-ce que tu as dû choisir un camp ?

Est-ce qu'on doit pas toujours un peu choisir son camp ?

Est-ce qu'on t'a fait du mal ?

Est-ce que tu en as fait ?

Qu'est-ce qui te manque ?

Est-ce que tu te reconnais dans le monde d'aujourd'hui ?

Qu'est-ce que tu faisais de tes dimanches ?

Tu allais souvent à la mer ?

Ton plat préféré ?

Tu avais peur dans le noir ?

Il y a des gens que tu n'as jamais revus ?

Tu sais parler arabe ?

Vous écoutiez quoi comme musique ?

Pourquoi papa est venu au Québec ?

Pourquoi le monde paraît tellement trop grand ? »

Nora regarde son téléphone. Cinq appels manqués de maman.

Reportage sur la mort de Nahel, jeune adolescent d'origine algérienne, tué par un policier.

Insomnies

C'est la nuit. Le père fume. La mère entre dans la cuisine.

LE PÈRE. – Je voulais pas te réveiller.

LA MÈRE. – Tu dors pas ?

LE PÈRE. – J'y arrive pas.

LA MÈRE. – T'as fait du café ? C'est sûr que tu dormiras pas si tu bois du café.

LE PÈRE. – Je sais ...

LA MÈRE. – Théo m'a appelée ce matin. Il avait l'air bien.

LE PÈRE. – Nora t'a parlé ?

LA MÈRE. – Non ... Et toi ?

LE PÈRE. – Non.

LA MÈRE. – Pourquoi elle appelle pas ?

LE PÈRE. – Elle va appeler.

LA MÈRE. – T'en sais rien.

LE PÈRE. – Pourquoi elle appellerait pas ?

LA MÈRE. – Oui ... Bon, bonne nuit.

LE PÈRE. – Est-ce que t'es fâchée ?

LA MÈRE. – Hein ? Non.

LE PÈRE. – On dirait que t'es fâchée.

LA MÈRE. – Je suis pas fâchée.

LE PÈRE. – Bon.

LA MÈRE. – En fait, oui, je suis fâchée.

LE PÈRE. – Bon.

LA MÈRE. – Tu sais, l'affaire de l'explosion qui a blessé ta mère, pourquoi tu m'en as jamais parlé ?

LE PÈRE. – Ce que j'ai dit au souper la dernière fois ?

LA MÈRE. – Oui, pourquoi tu m'en as jamais parlé ?

LE PÈRE. – Je sais pas, j'y ai pas pensé.

LA MÈRE. – Pas pensé à quoi ?

LE PÈRE. – J'ai pas pensé à en parler ! (*Temps.*)
Est-ce que tu crois ... que c'est pour ça qu'elle
est partie aussi ? Est-ce que tu crois que ... sans le
vouloir ... j'ai pu lui ... transmettre ?

LA MÈRE. – Lui transmettre quoi ?

LE PÈRE. – Je sais pas ... Quelque chose comme ...
une certaine tristesse ? Et que quand on est trop
triste, on finit par partir ?

LA MÈRE. – Appelle-la.

LE PÈRE. – Elle doit dormir, là.

LA MÈRE. – Appelle-la pis parles-y. Laisse un
message au pire.

LE PÈRE. – Tu le sais que je suis pas bon pour ce
genre—

LA MÈRE. – Heille, appelle, je te dis !

LE PÈRE. – OK, OK ... (*Il téléphone sous le regard insistant de la mère. Répondeur de Nora.*) Bon, tu vois, c'est son répondeur. (*À Nora.*) Salut, cocotte, c'est moi ... Euh ben, je t'appelle parce que ... Je t'appelle pour te dire ... que, ben euh ... Ben, que ce serait vraiment bien que tu fasses tes papiers ! En fait, je dis que ce serait bien, mais ce serait plus que bien, ce serait vraiment apprécié, ça fait un bout que ça traîne, ce serait vraiment apprécié que ce soit fait rapidement. Tu veux vivre en France, ben tu fais tes papiers français, sinon tu reviens ! Là, tu nous as dit que tu prenais les choses en main, mais ça traîne, là, ça traîne ! Bon, voilà ... Je t'appelais pour te dire ça ... J'espère que tu vas bien sinon ... Bisous, ma grande.

Il raccroche.

LA MÈRE. – Ouain, t'es vraiment pas bon.

LE PÈRE. – Je sais ...

LA MÈRE. – Tu sais, un jour, il va falloir que tu parles. Moi, je suis tombée en amour avec tout ce que t'étais, je te jure, mais pas avec ton silence. On tombe pas en amour avec le silence de quelqu'un.

I I

Liberté égalité
certificat de nationalité

Nora au bureau de la mairie de Paris.

L'EMPLOYÉE. – D'habitude, les gens font ce genre de démarches en ligne.

NORA. – Oui, je comprends, mais pour m'inscrire sur le site du gouvernement, il fallait que je fournisse un certificat de nationalité française, qui est le document que je veux demander en m'inscrivant sur le site. J'ai préféré venir.

L'EMPLOYÉE. – Oui, bon. Je vais commencer par vous faire remplir le formulaire. Alors : nom, prénom ?

NORA. – Martinez, Nora.

L'EMPLOYÉE. – Ah, c'est ibérique, non ?

NORA. – J'imagine, oui.

L'EMPLOYÉE. – Votre acte de naissance, s'il vous plaît.

NORA. – Oui, voilà.

L'EMPLOYÉE. – Merci. Le document n'est pas valide.

NORA. – Comment ça ?

L'EMPLOYÉE. – Il me faut votre acte de naissance.

NORA. – Je viens de vous le donner.

L'EMPLOYÉE. – Ce n'est pas votre acte de naissance, c'est une copie de votre acte de naissance.

NORA. – Je comprends pas.

L'EMPLOYÉE. – Il me faut le document original.

NORA. – Mais si je vous donne l'original, j'aurai plus d'acte de naissance.

L'EMPLOYÉE. – Il faut faire une demande pour en obtenir une copie.

NORA. – Mais ça, c'est une copie, ça.

L'EMPLOYÉE. – Il nous faut une copie originale valide. Sans une copie originale valide, le dossier ne sera pas accepté. Revenez avec une copie originale valide. Vous pouvez faire une demande sur Internet.

NORA. – C'est compliqué, votre affaire.

L'EMPLOYÉE. – C'est la France, madame. (*Temps.*)
Je plaisante.

NORA. – Et je peux rien faire d'autre pour avancer dans le processus ? J'aimerais ça que ça soit fait rapidement.

L'EMPLOYÉE. – Laissez-moi appeler ma responsable. Brigitte !

LA RESPONSABLE. – Je suis en PAUSE, Sylvie !

L'EMPLOYÉE. – Tu peux venir une petite minute ?

LA RESPONSABLE. – Tu fais chier, Sylvie, tu le sais, ça ?

L'EMPLOYÉE. – Mademoiselle veut faire une demande pour un certificat de nationalité.

LA RESPONSABLE. – Tu lui as pas dit que ça se faisait par Internet maintenant ?

L'EMPLOYÉE. – Bien sûr que je lui ai dit que ça se faisait par Internet maintenant, qu'est-ce que tu crois, mais elle insiste.

NORA. – C'est pas que je veux insister, c'est juste que j'arrive pas à m'inscrire sur Internet parce qu'on me demande un papier que j'ai pas. Donc, j'ai préféré venir.

LA RESPONSABLE. – Oooh, mais c'est que je reconnais un petit accent, là ! Québécoise, non ?

NORA. – Oui.

L'EMPLOYÉE. – Mais t'es trop forte, Brigitte ! Elle est trop forte, j'avais même pas remarqué, moi.

LA RESPONSABLE. – J'adore le Québec.

L'EMPLOYÉE. – Ah moi aussi, j'adore le Québec.

LA RESPONSABLE. – Donc, vous voulez faire une demande pour un certificat de nationalité ?

NORA. – Oui.

LA RESPONSABLE. – Je vais vous demander votre acte de naissance.

NORA. – Je viens de le donner à votre collègue, mais apparemment, ma copie n'est pas assez originale.

L'EMPLOYÉE. – Je lui ai dit qu'il fallait faire une demande sur Internet et revenir avec une copie originale.

NORA. – Si ça peut aider, j'ai l'acte de naissance de mon père, mais je sais pas si—

LA RESPONSABLE. – Faites voir. (*Elle regarde.*)
Ouais, c'est un document original.

NORA. – Comment ça ?

L'EMPLOYÉE. – Y'a le petit tampon dessus.

LA RESPONSABLE. – Et votre père, ses parents sont nés en France ?

NORA. – Oui.

L'EMPLOYÉE. – Très bien.

NORA. – Je veux dire non, pardon, ils sont nés en Algérie.

L'EMPLOYÉE. – Hein ?

LA RESPONSABLE. – C'est pas la même chose, mademoiselle.

L'EMPLOYÉE. – Ah ben non, c'est pas la même chose.

LA RESPONSABLE. – Dans ce cas, ça va également nous prendre leurs papiers.

NORA. – Mais c'était pas dans les documents demandés !

LA RESPONSABLE. – On parle plus de la France, mademoiselle, on parle de l'Algérie. Une ancienne colonie. C'est plus compliqué. Plus contrôlé.

NORA. – Plus contrôlé ?

LA RESPONSABLE. – Et vous, vous êtes née en Algérie ?

NORA. – Non, au Québec !

LA RESPONSABLE. – Ah oui, c’est vrai, j’adore le Québec. Et les parents de votre père, ils sont venus en France dans les années soixante, j’imagine ?

NORA. – J’imagine, mais je sais pas, madame...

LA RESPONSABLE. – Oui, je vois...

NORA. – Vous voyez quoi ?

LA RESPONSABLE. – En voilà d’autres qui sont allés se la couler douce au soleil et qui sont revenus quand c’est devenu trop compliqué !

L’EMPLOYÉE. – Brigitte—

LA RESPONSABLE. – Pas Arabes, pas Français, on sait jamais vraiment quoi faire avec eux, hein ?

L’EMPLOYÉE. – Brigitte !

LA RESPONSABLE. – Le « pays perdu » ! Ils ne s’en sont jamais remis, hein, du « pays perdu » ! Ils ont que ça à la bouche, le « pays perdu ».

NORA. – Et vous, vous savez ce que ça implique, dire au revoir ? Est-ce que vous avez déjà dû dire

au revoir ? Une fois, là, juste une hostie de fois dans votre hostie de vie plate, avec votre hostie de toupet crêpé dégueulasse ?

LA RESPONSABLE. – Je vous demande pardon ?

L'EMPLOYÉE. – Alors, il nous faudrait les actes de naissance de vos grands-parents, leur acte de mariage ainsi qu'un document qui certifie qu'ils ont choisi la nationalité française au moment de l'indépendance de l'Algérie. Revenez quand vous aurez tout ça.

NORA. – Et pour tout ça, je peux faire une demande sur Internet ?

L'EMPLOYÉE. – Ah non, ça, c'est eux qui doivent avoir les documents. Il faut leur demander.

NORA. – C'est compliqué. Un est mort et l'autre, je sais pas où elle habite.

L'EMPLOYÉE. – Vous avez son nom ?

NORA. – Jeanne Martinez.

L'EMPLOYÉE. – Et vous avez pas son acte de naissance, j'imagine.

NORA. – Vous imaginez bien.

L'EMPLOYÉE. – Eh bien, bonne chance mademoiselle ! Au plaisir de vous revoir. Vous pouvez sortir par la porte qui est juste là. (*La responsable part. Nora va vers la porte.*) Qu'est-ce que vous faites ?

NORA. – Vous m'avez dit de sortir.

L'EMPLOYÉE. – Oui, j'ai dit « Vous pouvez sortir », mais ça voulait dire « Suivez-moi, je vais voir ce que je peux faire pour vous ! ». Non, mais il faut vraiment tout vous expliquer !

Un air de quelque part

Nora et l'employée dans le sous-sol de la mairie de Paris. C'est un bordel de paperasse.

L'EMPLOYÉE. – Si elle habite à Paris, on a peut-être des infos dans nos dossiers.

NORA. – Vous pensez vraiment pouvoir retrouver quelque chose dans ce bordel—

L'EMPLOYÉE. – Voilà ! Martinez, Jeanne. 12, rue des Ardennes dans le XIX^e. Mariée à Martinez, Marcel.

NORA. – Pourquoi vous faites ça ?

L'EMPLOYÉE. – Quoi ?

NORA. – M'aider, comme ça.

L'EMPLOYÉE. – Je vous aime bien, je crois.

NORA. – Je peux vous poser une question ?

L'EMPLOYÉE. – Oui ?

NORA. – Vous venez d'où ?

L'EMPLOYÉE. – Du VI^e arrondissement.

NORA. – Oui...

L'EMPLOYÉE. – Vous vouliez dire avant ?

NORA. – Non, pardon, je voulais pas—

L'EMPLOYÉE. – Haïti.

NORA. – Ah bon... Et c'est comment, Haïti ?

L'EMPLOYÉE. – J'y suis jamais allée. Mes parents non plus. C'est mon grand-père paternel qui est venu en France. Née dans le VI^e, j'ai grandi dans le VI^e, dans une petite école privée du VI^e, trouvé un petit boulot dans le VI^e. Jamais quitté le VI^e. Connais pas un mot de créole. Ça parlait pas créole à la maison. Je sais que j'ai le visage que j'ai... On projette souvent sur moi toutes sortes de choses.

NORA. – Pardon... En ce moment, je cherche des signes partout.

L'EMPLOYÉE. – Et vous, vous venez d'où ?

NORA. – Du Québec.

L'EMPLOYÉE. – Oui, mais avant ?

NORA. – Avant quoi ?

L'EMPLOYÉE. – Vous aussi, vous avez un air de quelque part d'avant.

NORA. – J'ai plus l'impression d'être une imposture ...

L'EMPLOYÉE. – Une imposture ?

NORA, *montrant son acte de naissance*. – Ici, on lit : Nora Martinez. Quand on lit ça, c'est pas moi qu'on imagine. Même moi, je vois mon nom pis c'est pas moi que j'imagine. Je suis pas sûre que ce soit moi. Comme si c'était pas ma vie.

L'EMPLOYÉE. – Et quelle vie elle devrait avoir, Nora Martinez ?

Du pareil au même

Nora dans les rues de Paris. Au téléphone avec Théo. On entend une manifestation.

THÉO. – Oui, Nora, t'es où, là ?

NORA. – Je sais pas, y'a une manif. Y'a tellement de bruit, d'images, de couleurs, mais y'a rien qui reste. Tout me traverse ou c'est moi qui traverse tout, je sais pas trop.

THÉO. – Je t'entends super mal. Qu'est-ce que tu fais ?

NORA. – Je sais pas. Je marche, comme si j'attendais de me rencontrer au tournant, quelque part.

THÉO. – Je t'entends pas !

NORA. – C'est beau, Paris, mais je peux pas m'empêcher de me dire qu'au fond, toutes les rues du monde se ressemblent. Que les maisons

se ressemblent. Que les gens se ressemblent. Les enfants, les enfants sont les mêmes partout. Qu'on pourrait croire que... Mais non, c'est... C'est pareil. C'est un peu différent, mais c'est pareil. Ça ennuie pareil. Ça déçoit pareil. Que je sois ici ou ailleurs, c'est pareil. Le silence pareil. (*Temps.*) Je vais aller la voir.

THÉO. – Qui ?

NORA. – Grand-maman. Je sais elle est où.

THÉO. – Quoi ?

NORA. – Ah, pis j'ai acheté deux billets pour Enrico Macias.

THÉO. – Hein, mais pourquoi ?

NORA. – J'en sais rien, OK, j'ai paniqué, je me suis dit que ça me ferait une activité avec elle !

THÉO. – Tu veux pas m'attendre avant d'aller la voir ?

NORA. – Viens si tu veux !

THÉO. – Mais Nora, je peux pas ce soir, c'est ma première.

NORA. – Ah oui, oui, c'est vrai, ben, tu viendras la prochaine fois. Je dois y aller aujourd'hui, sinon j'irai jamais.

THÉO. – Mais tu vas venir ce soir...

NORA. – Oui, j'ai le temps.

THÉO. – T'es sûre que tu vas être capable ?

NORA. – Oui, je te dis ! Est-ce que t'as encore l'enregistreuse ?

THÉO. – Celle de papa ?

NORA. – Je vais passer la prendre. T'es à l'appart ?

THÉO. – Non, au théâtre ! Tu veux l'enregistrer ?

NORA. – Oui.

THÉO. – Pourquoi ?

NORA. – Pour créer des traces.

THÉO. – OK, mais dépêche-toi, faut pas trop rester dehors. Y'a eu de grosses émeutes ces derniers jours.

NORA. – Qu'est-ce qui se passe ?

THÉO. – Un policier qui a tué un ado de 17 ans.
D'origine algérienne. Les gens sont en colère.

La manifestation prend de l'ampleur.

Rencontre

Cuisine chez Jeanne. Il y a un cendrier sur la table. Nora, son carnet de notes et son enregistreuse à la main, ne sait pas où s'asseoir. Jeanne se fait un bain de pieds. Elle s'allume une cigarette.

NORA. – Tu fumes ?

JEANNE. – Ben oui, je fume.

NORA. – Je savais pas que tu fumais.

JEANNE. – Enfin, tu vois bien que je fume là ?

NORA. – Mais depuis quand tu fumes ?

JEANNE. – Mais enfin, qu'est-ce que ça peut te faire que je fume ?

NORA. – Non, ça me fait rien que tu fumes, fume vas-y, fume, ça me fait rien que tu fumes...

JEANNE. – J'ai le droit de vouloir faire comme tout le monde, moi aussi !

NORA. – Oui, oui, c'est sûr...

Nora note dans son carnet : « Fume. » Jeanne le remarque.

JEANNE. – Faut me le dire, hein, si je t'emmerde.

NORA. – Non, pas du tout, c'est—

JEANNE. – Onze ans qu'on ne s'est pas vues.

NORA. – Onze ans, oui...

JEANNE. – Comment va ton père ?

NORA. – Bien.

JEANNE. – Et ton frère ?

NORA. – Ça va.

JEANNE. – Tant mieux.

Temps.

NORA. – Maman va bien, aussi.

JEANNE. – À la bonne heure : tout le monde va bien ! Dans tous les cas, c'est très gentil d'être passée—

NORA. – Théo voulait venir, mais il est très occupé en ce moment.

JEANNE. – Et surtout, tu n'hésites pas si tu as besoin de quelque chose, je t'ai laissé le numéro de portable du voisin, Hervé, très sympa.

NORA. – Mamie, je—

JEANNE. – Enfin, bref—

NORA. – J'ai besoin que tu signes des papiers, Mamie.

JEANNE. – Pour quoi faire ?

NORA. – Pour ma nationalité. En fait, j'ai besoin de ton acte de naissance, de ton acte de mariage et d'un document attestant que tu as choisi la nationalité française au moment de l'indépen—

JEANNE. – Ah non, hein ! Moi, je fais pas ce genre de trucs. Après, on sait pas dans quelles mains ça se retrouve.

NORA. – En parlant de—

JEANNE. – J’aime pas du tout l’idée que ces documents se promènent dans la nature. C’est bon pour se faire voler son identité ! Et en même temps, je le plains, celui qui va se retrouver avec mon identité. Il est dans la merde, c’est moi qui te le dis.

NORA. – On en reparlera.

JEANNE. – Non, on n’en reparlera pas.

NORA. – On n’en reparlera pas ...

JEANNE. – Et puis, pourquoi tu veux faire ça ? Tu veux habiter ici ?

NORA. – Je sais pas. Peut-être, oui. En tout cas, j’ai pas de visa et je sais pas si je veux rester, mais je sais que je veux pas rentrer. Pas tout de suite.

JEANNE. – Pourquoi ?

NORA. – Besoin de prendre un peu de distance ?

JEANNE. – Drôle d'idée.

NORA. – Tu peux ben parler ! (*Temps.*) Euh, je veux dire, bref... Comment ça va ?

JEANNE. – Ça va. J'ai soif, avec cette chaleur.

NORA. – Tu veux un verre d'eau ?

JEANNE. – Non, ça va, te dérange pas.

NORA. – Ça me dérange pas.

JEANNE. – Ça va, ça va. (*Nora va lui chercher un verre. Silence.*) Et puis, qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

NORA. – Je fais des études en journalisme.

JEANNE. – C'est pour ça, le petit carnet et l'enregistreuse ?

NORA. – Voilà, déformation professionnelle.

JEANNE. – Mais tu m'enregistres pas, là.

NORA. – Non, non, t'en fais pas.

JEANNE. – En tout cas, c'est gentil d'être passée, mais si tu as besoin de partir... Si tu es occupée... à faire des trucs... Tu te gênes pas pour moi, d'accord ?

NORA. – Ah, oui, justement...

JEANNE. – Oui ?

NORA. – Je devais partir pour faire—

JEANNE. – Je comprends—

NORA. – Un truc.

JEANNE. – Bien sûr.

NORA. – Ça m'a fait plaisir de te voir.

JEANNE. – Ça fait plaisir.

NORA. – À bientôt.

JEANNE. – C'est ça, à bientôt.

La valise ou le cercueil

Lyna martèle la porte de coups de poing.

LYNA. – Jeanne ! C'est moi ! Ouvre-moi, Jeanne !
(*Jeanne 25 ans va ouvrir et Lyna entre, une valise à la main.*) Tiens, ça, c'est pour toi.

JEANNE 25 ANS. – Où est-ce que t'étais passée ?

LYNA. – On n'a pas beaucoup de temps, où sont tes parents ?

JEANNE 25 ANS. – Ça fait trois semaines, putain, trois putain de semaines que j'ai pas de tes nouvelles et tu débarques comme ça !

LYNA. – Où sont tes parents ? Ils sont là ? Y'a quelqu'un ?

JEANNE 25 ANS. – J'étais morte d'inquiétude !

LYNA. – CLÉMENCE ! ÉMILIO !

JEANNE 25 ANS. – Arrête de gueuler comme ça !
Ils ont pris le bateau à Oran, hier.

LYNA. – Pour Marseille ?

JEANNE 25 ANS. – Nice.

LYNA. – Et ton mari ?

JEANNE 25 ANS. – Chez Amir. La nuit sera claire
et Marcel voulait pêcher.

LYNA. – Il faut pas qu'il reste là ! Il revient quand ?

JEANNE 25 ANS. – Je sais pas, Lyna ! Je sais pas !

LYNA. – Bon, écoute-moi très attentivement, ce
soir, on va venir cogner chez toi. Ne réponds pas.

JEANNE 25 ANS. – Pourquoi ?

LYNA. – Tu restes ici, tu éteins les lumières, tu
réponds à personne. Je dois y aller.

JEANNE 25 ANS. – Lyna, attends ! Je comprends
rien !

LYNA. – On va te tuer ! Si tu ouvres ta porte,
on va te tuer. Y'a beaucoup de noms, beaucoup

d'adresses, ce soir. Ils ont mis des explosifs sous les paliers de certaines maisons. Alors, fais ce que je te dis. Tu fais ta valise et demain, à la noirceur, tu pars. Prends soin de toi, Jeanne.

JEANNE 25 ANS. – Pourquoi j'ai l'impression que tu me dis adieu ?

LYNA. – Parce que je te dis adieu.

JEANNE 25 ANS. – Pourquoi ?

LYNA. – C'est la guerre.

JEANNE 25 ANS. – Pour eux !

LYNA. – C'est la guerre pour tout le monde.

JEANNE 25 ANS. – Mais pourquoi ?

LYNA. – Arrête de poser des questions d'enfants !

JEANNE 25 ANS. – Non, je veux comprendre !

LYNA. – Comprendre, toujours comprendre. Y'a rien à comprendre. C'est comme ça et c'est tout et on n'y peut rien. L'armée a commencé

à nous tuer, ils tirent sur la moindre personne suspecte, chaque manifestation devient un bain de sang. Le monde est furieux et on ne sait plus qui tire sur qui ni pourquoi. C'est dangereux, alors tu prends ton mari, ta valise et tu pars. C'est ce qu'y'a de mieux à faire.

Entre danse et combat

C'est le spectacle de Théo. Il est costumé en torero. Il danse. Nora est prise dans une manifestation.

NORA. – Qu'est-ce qui se passe ?

UN MANIFESTANT. – Le monde est furieux, c'est ça qui se passe ! (*Les gens hurlent de colère, ils demandent justice pour l'adolescent tué par le policier. Ça dégénère.*) Ça va se mettre à taper et à embarquer tout le monde ! Faut pas rester là !

Nora s'enfuit. Théo termine son numéro.

Ce que je brise

*Nora est de retour dans la cuisine chez Jeanne.
Jeanne a fait le repas. Elles mangent.*

NORA. – C'est bon. Qu'est-ce que c'est ?

JEANNE. – Un fond de semoule avec du sucre, du
beurre et des raisins secs. C'est rien.

NORA. – Non, c'est bon, je t'assure.

JEANNE. – Tu restes tard.

NORA. – Oui, je suis désolée. Je pars dès que ça
se calme dehors.

JEANNE. – Tu vas pas avoir peur de rentrer, à cette
heure ?

NORA. – Non, ça va aller.

JEANNE. – Déjà que le soir, en général, c'est pas très sûr, mais là, en plus, avec tous les immigrés qui s'insurgent dans les rues, on se sent plus du tout en sécurité. (*Nora fige.*) Quand ça se met en colère, ces gens-là—

NORA. – Ces gens-là ?

JEANNE. – Ça casse et ça tue.

NORA. – Comment tu peux dire ça ?

JEANNE. – Ben, c'est comme ça, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

NORA. – Tu viens de la même place qu'eux. Le petit qui est mort, il était Algérien.

JEANNE. – C'est pas la même chose.

NORA. – Non ?

JEANNE. – Enlève tes coudes de sur la table. Qui est-ce qui t'a appris ces manières, ça, c'est vraiment ton père tout craché.

NORA, *presque comme un souffle*. – Tu nous as jamais parlé de l'Algérie.

JEANNE. – Quoi ? (*Nora pose bruyamment son enregistreuse sur la table et sort sa liste de questions.*) Qu'est-ce que... Mais j'ai pas envie d'être enre—

NORA. – Non, mais c'est pour moi, t'en fais pas, je le ferai entendre à personne—

JEANNE. – Nora, range-moi ce bordel, à la fin !

NORA. – On n'a jamais parlé—

JEANNE. – De quoi ?

NORA. – Ben de—

JEANNE. – De ?

NORA. – Tout ça !

JEANNE. – Tout ça ?

NORA. – Tout ça, ouais—

JEANNE. – Tu veux qu'on parle de—

NORA. – L'Algérie.

Temps.

JEANNE. – Pour quoi faire ?

NORA. – Tu nous as jamais parlé de l'Algérie, de ton enfance, de ta famille, de tes amis, de Marcel, de ... tout ça. J'ai besoin de savoir.

JEANNE. – Y'a rien à dire ...

NORA. – Mais ça m'intéresse.

JEANNE. – Ça t'intéresse ?

NORA. – Est-ce que tu sais parler arabe ? T'allais souvent à la mer ? Comment t'as rencontré papi Marcel ? Vous vous aimiez ? Comment il est mort ? Est-ce qu'on t'a fait du mal ? Pourquoi t'es jamais retournée ? La guerre est finie maintenant, y'a qu'à prendre un bateau et y aller. Ça te manque pas ? Pourquoi tu nous en as jamais parlé ?

JEANNE. – Nora, ça suffit !

NORA. – Et l'hôpital ?

JEANNE. – Quoi, l'hôpital ?

NORA. – Tu t'es retrouvée à l'hôpital. À cause d'une bombe. Papa dit que c'est un café qui a explosé. (*Nora lui montre la photo.*) Et la photo, c'est quoi ? Y'a une autre fille. Regarde, c'est toi et à côté, c'est elle. Lyna, c'est écrit. (*Jeanne refuse de regarder la photo.*) C'est qui ? Vous étiez ensemble ? Comment c'est possible qu'on n'en ait pas parlé avant ? Peut-être que je me trompe, hein, mais je sais pas, on dirait que c'est important. Je veux dire, comment ça se fait, comment c'est possible ? C'est pas juste !

Temps.

JEANNE. – Quand je serai morte, tu écriras un truc sur moi, c'est ça ?

NORA. – Quoi ?

JEANNE. – Pendant dix ans, pas une visite, pas une lettre, un message, une photo envoyée, tout juste un appel de cinq minutes à Noël, sinon rien. Je n'ai eu droit à rien. Je vous en voulais pas, ton père a décidé de mener sa vie loin de moi, je peux pas lui en vouloir : si j'avais pu me séparer de moi-même, je l'aurais fait. Je suis détestable, maniaque, invivable, j'ai jamais prétendu le contraire, mais

que du jour au lendemain, tu arrives comme si de rien n'était... Tu arrives et soudainement tu es intéressée, je t'intéresse, tu as le culot d'arriver comme ça, là, avec tes petites notes et tes petites questions, et ça t'intéresse, mais tu sais rien, tu connais rien, tu comprends rien. Qu'est-ce qu'y'a, ma petite ? Il se passe rien dans ta vie et tu t'es dit que tu pouvais rendre visite à la vieille peau pour faire le plein d'anecdotes ? Non, mais tu as raison, ça ferait une super histoire : l'exil d'une vieille conne seule et abandonnée de tous. Note ça, note !

NORA. – Non, je veux juste—

JEANNE. – Ça t'appartient pas, tu m'entends ? C'est à moi. C'est mon histoire !

NORA. – J'essaie juste de comprendre !

*À la porte, on entend Lyna qui cogne et qui hurle :
« Ouvre ! Jeanne, ouvre ! » Nora ne semble pas
l'entendre.*

JEANNE. – Je te dis qu'y'a rien à dire !

NORA. – C'est faux. Je comprends pas pourquoi tu dis ça, puisque c'est faux. C'est faux. Je comprends pas !

Les cris recommencent. « Jeanne ! Ouvre-moi, Jeanne ! » Jeanne prend le cendrier sur la table et l'explose au sol. Silence.

JEANNE. – Regarde bien ce cendrier. Il est brisé. Détruit. En mille morceaux. Alors maintenant, on aura beau dire « ce cendrier est brisé », on aura beau expliquer, tant qu'on voudra, que c'est moi qui ai pris ce cendrier, qui l'ai fracassé contre le sol, peux-tu me dire ce que ça va changer au fait qu'aujourd'hui, en cette heure et en ce lieu, il est là, au sol, éparpillé en mille morceaux ? Si on se raconte pas d'histoires, c'est que rien, ça change rien à rien. Regarde : **CE CENDRIER EST BRISÉ. JE L'AI PRIS, JE L'AI JETÉ PAR TERRE.** (*Temps. Elle regarde le cendrier.*) Tu vois ? Ça change rien. Ce que je brise reste brisé. Alors la réalité des choses, c'est qu'on s'en fout de pourquoi ou comment ce cendrier s'est retrouvé là. La seule vérité qui compte maintenant, c'est qu'il faut passer le balai et le jeter à la poubelle avant que quelqu'un se blesse.

Les pots cassés

Chambre à Paris. Nora arrache violemment ses notes qui se trouvent sur les murs. Théo entre, encore dans son costume de torero.

NORA. – La TABARNAK !

THÉO. – J'en déduis que ça s'est bien passé...

NORA. – Elle a juste du mépris dans la bouche. Pas de vie. Pas d'amour. Y'a rien à dire de plus ! C'est tout. J'ai passé la nuit à réfléchir sur tout ce qu'on aurait pu se dire, je te jure, pour la première fois depuis longtemps, je sentais, y'avait, je sais pas, une flamme, dans mon ventre, dans ma tête, quelque chose bougeait ! Tout ce qu'on aurait pu se dire. Mais apparemment, y'a rien à dire ! Y'a rien à dire et peut-être que tout ce qu'y'a à faire, c'est crever avec nos histoires et nos questions ! Ben qu'elle crève, j'en n'ai rien à foutre !

THÉO. – Nora, écoute, je comprends, je te jure, je comprends, mais les choses sont pas toujours aussi simples que ça, tu sais bien. Je veux dire, c'est notre grand-mère, elle t'aime, elle—

NORA. – Elle m'aime pas. Elle aime personne.

THÉO. – Déjà, je comprends pas pourquoi t'y es allée sans moi. T'aurais dû m'attendre.

NORA. – Elle s'est asséchée comme un vieux fruit sec dans son pays qui pue, avec sa clope de merde, elle est, elle est, je m'en crisse, moi, de son hostie d'histoire de marde, je voulais juste, je voulais—

THÉO. – Nora, calme-toi.

NORA. – Elle comprend rien !

THÉO. – Nora, on la connaît pas, c'est compliqué, on sait pas ce qu'elle a vécu ... On y retournera ...

NORA. – Mais jamais de la vie, c'est mort de chez mort d'entre les morts ! Tu sais, j'ai vu son regard et j'ai vu qu'elle avait abandonné. Y'avait quelque chose d'éteint, de mort, Théo, de mort !

THÉO. – Et à quoi tu t’attendais ? Tu pensais arriver là-bas avec ton enregistreuse et t’illuminer de tous les secrets de ton histoire et de celle de tes ancêtres ? C’est pas un post-it que tu peux rajouter à ta collection.

NORA. – Heille, va chier, câlisse—

THÉO. – Tu peux pas figer l’existence sur des petits carrés jaunes, ça fonctionne pas comme ça.

NORA. – VA CHIER !

THÉO. – C’est pas un sujet de chronique, pas un documentaire : c’est notre grand-mère !

NORA. – Je sais même pas pourquoi on parle, tu t’en crisses, de toute façon ! Je te parle de l’histoire ! OK ? De qui je suis, de qui on est par cette histoire-là qui nous est cachée, nous est volée !

THÉO. – Mais qu’est-ce que vous avez tous avec ça, putain de câlisse de tabarnak ? Je veux pas savoir. Je m’en fous, OK ? Je m’en fous, c’est si terrible que ça ? Je veux rire, je veux boire des verres avec des amis ou me demander quel livre je vais lire ce soir ! Je veux mettre mes pieds dans la mer,

c'est ça que je veux ! Est-ce que j'ai le droit ? Je veux pas passer ma vie à me poser des questions, des questions qui changent absolument rien à la personne que je suis aujourd'hui ! La vie passe vite, si vite, elle est presque déjà passée et je veux pas perdre mon temps ! Je ne veux pas ! J'ai pas besoin de tout ça, j'ai besoin de ma sœur. Est-ce que t'es capable d'être ma sœur, pour une fois ?

NORA. – Tu comprends rien !

THÉO. – Au contraire, je comprends trop ! Je te connais trop et j'en ai marre !

NORA. – Toi, ta vie est belle ! La vie est une grande aventure merveilleuse pour Théo Martinez, à qui tout réussit—

THÉO. – T'es pas venue—

NORA. – —pis tant mieux pour toi, qu'est-ce que tu veux que je te dise !

THÉO. – T'es pas venue, Nora, t'es pas venue.

NORA. – Mais de quoi tu parles ?

THÉO. – Je te parle de ma pièce, Nora ! Je t’ai attendue et t’es pas venue.

Temps.

NORA. – Je suis vraiment désolée, vraiment, je suis désolée, je viendrai aux prochaines, je te promets.

THÉO. – Je m’en fous de ça, ce qui me tue, c’est que tu passes toujours à côté de tout !

NORA. – Théo, écoute—

THÉO. – Tu passes à côté de tout, Nora ! Tu passes à côté de moi ! T’as pas le droit ! (*Il pointe le mur de notes.*) Tous ces gens-là, ces gens-là, ils sont morts, mais moi, je suis vivant, moi. Moi, je suis là ! Je fais de mon mieux, Nono, je fais de mon mieux, je te jure, j’essaie de toutes mes forces d’être là avec toi dans tout ce que tu vis, mais je suis fatigué ! Tu lui en veux, mais t’es exactement comme elle. Tu fuis, comme elle. Tu laisses personne t’aimer, comme elle !

NORA. – Pas comme elle !

THÉO. – Oui, comme elle ! Tu laisses personne t’aimer, et aimer quelqu’un qui s’aime pas, c’est,

ouais, c'est, criss, c'est crier devant une porte fermée. Je suis fatigué de crier. Est-ce que tu t'es posé une seule fois la question de ce que j'avais vécu, moi, pendant les derniers mois ? Parce que pendant que tu courais partout en criant « oh je sais pas assez d'où je viens pour savoir où je vais », ben moi, j'étais dans la ville où j'ai toujours rêvé de vivre — oui, parce que je sais pas si tu te rappelles, mais à la base, Paris, c'était *mon* projet —, en train de faire le métier que j'ai toujours rêvé de faire, et j'ai découvert que j'étais pas à la hauteur ! Je me suis ridiculisé, j'ai eu l'air d'un gros con dans un costume débile, à faire croire à je sais pas qui que j'appartenais à je sais pas quoi. Fuck ! C'est pas moi, j'ai essayé, mais c'est pas moi. Alors, je sais pas... J'aurais bien aimé... Autre chose... Je sais pas... Laisse faire, OK ?

NORA. — Théo—

THÉO. — J'aurais aimé que tu sois là, voilà.

Silence.

NORA. — Si tu veux, j'ai deux billets pour aller voir Enrico Macias—

THÉO. — Oublie ça tout de suite.

La mémoire du corps

Au concert d'Enrico Macias. Les gens chantent et dansent. Nora écoute sans bouger. Théo pleure. Jeanne 25 ans entre.

*« Ah qu'elles sont jolies les filles de mon pays
 Laï laï laï laï laï Laï laï laï laï laï
 Ah qu'elles sont jolies les filles de mon pays
 Laï laï laï laï laï Laï laï laï laï laï
 Dans leurs yeux brille le soleil des soirs d'été
 La mer y joue avec le ciel et les fait rêver
 Ah qu'elles sont jolies les filles de mon pays
 Laï laï laï laï laï Laï laï laï laï laï
 Ah qu'elles sont jolies les filles de mon pays
 Laï laï laï laï laï Laï laï laï laï laï »*

Nora et Théo dansent.

JEANNE 25 ANS. – C'est troublant la mémoire du corps. Plus il s'éloigne de ce qu'il quitte, plus il devient ce qu'il a quitté. La peau devient les caresses. Les muscles deviennent les longues

balades ou les courses effrénées. L'oreille, une musique, peut-être. La musique, ça s'accroche. Et c'est là, dans chaque pas, chaque respiration. Ce que ça exige du corps, se souvenir... C'est troublant, au début. On nous apprend pas ça à l'école. On nous apprend pas que l'absence peut devenir un organe. Situé entre le foie et les reins, c'est un organe en constante expansion. Ce matin-là qui ne sera plus jamais le même. Cette odeur qui ne reviendra pas. Ce visage que tu ne croiseras plus. La tarte que cuisinait ta grand-mère. Un oiseau de passage. Une forêt qui a brûlé. Un drôle d'accent. Une mimique. Et les jours qui passent et disparaissent pour toujours : le 12 octobre 1956, le 24 juillet 2006, le 3 avril et puis le 4, le 5 et le 6. Il faut savoir dire au revoir à tous ces jours-là. On nous dit pas qu'en fait, on perd tout, tout le temps. Je finirai par m'habituer. On s'habitue à tout.

Les mots d'amour

Nuit. Dans les rues de Paris. Nora téléphone.

LE PÈRE. – Oui, allô ?

NORA. – Papa ...

LE PÈRE. – Nora ?

NORA. – Papa ...

LE PÈRE. – Nora, il est quelle heure, là ?

NORA. – Papa, comment on fait pour que ça soit pas insupportable ?

LE PÈRE. – Quoi, Nora ?

NORA. – J'ai mal, je sais pas pourquoi ! Je veux dire, j'essaye de vivre, tu comprends ?

LE PÈRE. – Nora ...

NORA. – J’essaye de faire, tu sais ce que les gens font, là, j’essaye de, je sais pas, trouver du sens, criss, mais je trouve rien du tout et là, j’ai juste envie de me taire ! Grand-maman, elle dit qu’y’a rien à dire, papa. Et si y’avait plus rien à dire ? J’arrive plus à parler, je suis pas capable, je vais pas y arriver—

LE PÈRE. – Ça va, Nora, écoute, t’as pas besoin de parler, parle pas, écoute si tu veux, je parle pour nous deux. Parle pas. Parle pas. Tout va bien. Je sais pas quelle heure il est, il doit être tard chez toi. Ici aussi, il est tard. Ta mère dort. Le café boue. Il fait froid. Je pense que je vais arrêter de fumer... Théo m’a dit que tu étais allée voir grand-maman. Elle a jamais été facile. Je me souviens d’une fois, quand elle est venue nous rendre visite. On est tous les deux assis à la table de la cuisine et elle se plaint de la mauvaise qualité du café. Par automatisme, je réponds « pardon pour le café » et je me souviens encore de l’immense chagrin que cette phrase crée en moi. Je dis « pardon pour le café », mais je pense « pardon de pas t’avoir assez parlé, pardon de pas avoir défoncé les murs de ton silence, pardon d’être parti et d’avoir fait naître mes enfants loin de toi, pardon de pas t’avoir sauvée du malheur, pardon d’avoir

répondu non à un camarade qui t'avait pointée du doigt à la sortie de l'école en me demandant : c'est elle, ta mère ? ». Mais quand je vais pour ouvrir la bouche, ta grand-mère murmure « vivement que je crève, il fait aussi froid qu'à la morgue » et je sais pas quoi répondre, alors je dis rien. J'ai rien dit et je lui ai fait du thé. Nora, une personne qui manque d'amour, c'est comme une maison sans fenêtres. C'est une personne sans yeux. Quand on lui demandait d'où elle venait, ta grand-mère répondait toujours : « De nulle part, je suis une femme de nulle part. » Elle a pas su donner ce qu'on lui avait enlevé, et pas de maison, pas de fenêtres pour celle qui vient de nulle part, comme si la mémoire de la tendresse avait disparu en même temps que le pays, alors jamais de tendresse sans insultes, jamais de baisers sans déchirure. Ce qui est pas mon cas, je crois. Je crois, du moins j'ai essayé, de vous donner des choses, à toi et à Théo, que j'ai jamais reçues, et j'ai eu d'autres moyens pour y arriver. Y'a eu votre mère, ton frère et toi, les livres, la musique, les amis. Et puis le voyage. Je voulais partir, laisser derrière moi tout ce que j'avais pu être, m'évaporer, disparaître, car j'existais trop fort dans le silence de ma mère, que j'arrivais pas à consoler. Quand je suis arrivé au Québec, c'est drôle, quand je suis

arrivé, j'ai eu la sensation d'être complètement avalé par le territoire, par le ciel immense, par le froid qui me mordait la peau, et il y avait les yeux de ta mère, les yeux de ta mère sur le banc de cette université. Je me suis dit enfin la beauté, enfin la douceur, je ne veux plus être que ce ciel, le froid, les yeux de ta mère, et soudainement, j'ai explosé en sanglots. J'ai explosé en sanglots parce qu'à cet instant, j'ai réalisé que la colère, la rancœur, le silence étaient encore là, malgré la beauté, la brûlure était encore là. Rien n'avait disparu, j'étais resté le même. Quand tu étais petite, tu t'ensevelissais de tout ce que tu pouvais trouver, couvertures, oreillers, manteaux, et une fois quand j'étais venu te chercher, tu m'avais demandé « papa, comment on fait pour disparaître ? », les yeux au bord des larmes. « Papa, comment on fait pour disparaître », je m'en souviens comme si c'était hier, j'ai eu un hoquet de surprise et j'ai rien dit, mais je t'ai serrée de toutes mes forces dans mes bras. Elle aussi, je me suis dit, elle aussi. Je t'étouffais et je disais rien, mais je voulais que tu sentes tout le poids de la réalité, je voulais que tu sentes à quel point tu existais, à quel point mon amour pour toi existait, et pour la première fois de ma vie, mon silence était un silence d'amour. Je te dis ça, Nora, car je sais qu'on rêve tous de cet

endroit qui nous révélera, qui nous libérera, qui nous sauvera du malheur, cet endroit pour lequel on envoie tout balader, mais quand on y arrive, Nora, on pleure, car on réalise que c'est pas là et qu'il faudra chercher encore. Aucun endroit au monde ne peut nous faire disparaître. Toute ma vie j'ai cherché à consoler ma mère, mais on ne peut jamais consoler ses parents. C'est terrible, mais c'est comme ça. Alors j'ai tenté un peu chaque jour de te consoler, de t'aimer de toutes mes forces, de poser des yeux sur chaque mur de ta maison en sachant que chaque caresse, chaque chanson creusaient un fossé entre ton enfance et la mienne. J'ai jamais su quoi répondre aux questions, mais aujourd'hui, j'ai envie de te dire qu'il faut pas avoir peur de l'amour. C'est la seule manière de se consoler. Un peu, chaque jour.

NORA. – Papa, est-ce que tu pleures ?

Celle qu'il faut consoler

Nuit. Nora dort. Théo écoute l'enregistrement que Nora a fait chez Jeanne. En rembobinant pour écouter le début, il tombe sur un vieil enregistrement du père jeune. On entend un bébé qui gazouille.

« LE PÈRE. – Alors ça, c'est Nora ! (Gazouillement de la petite Nora.) C'est No-ra ! Hein ? Et moi, je suis ton papa. Hein ? Tu sais dire papa ? Tu veux parler dans le micro ? Vas-y, parle, vas-y ! »

THÉO. – Nora. Nora !

NORA. – Hummmmm.

THÉO. – Écoute ça !

« (Gazouillement de la petite Nora.)

LE PÈRE. – Oh la la, t'as des choses à dire toi, hein ?

JEANNE. – C'est ridicule. Tu sais, mon fils, les bébés, ils comprennent rien à cet âge.

LE PÈRE. – *Je sais pas, maman. (Temps.) Tu gardes un œil sur elle, deux secondes ?*

JEANNE. – *Heu, je pense pas que—*

LE PÈRE. – *Ce sera pas long, je dois juste aller lui chauffer son biberon.*

JEANNE. – *Mais je—*

LE PÈRE. – *Je reviens, maman, je reviens.*

(Le père quitte la pièce. Jeanne soupire.) »

THÉO. – *Est-ce que t'as entendu ça ?*

NORA. – *Tu viens de me le crisser dans l'oreille, donc oui, j'ai super bien entendu.*

« (La petite Nora se met à pleurer.)

JEANNE. – *Bon, évidemment, elle pleure... (Au père.) La petite pleure, là ! Je fais quoi ? Bon... Mais non, mais non, il va revenir, ton père. Faut pas pleurer, là, Nora. Faut pas pleurer. C'est pas grave. (DouceMENT, Jeanne chante une berceuse en espagnol. On entend la petite Nora qui se calme.) »*

THÉO, à Nora. – *Tu pleures ?*

NORA. – *C'est le vent.*

THÉO. – Qu'est-ce que t'as ?

NORA. – Théo, est-ce que tu m'aimes ?

THÉO. – Mais oui, je t'aime.

NORA. – Dis-le.

THÉO. – Je viens de le dire.

NORA. – Encore.

THÉO. – Fuck you.

NORA. – Encore.

THÉO. – Je t'aime.

NORA. – Tu m'aimes ?

THÉO. – Je t'aime.

NORA. – Encore.

THÉO. – Grande conne.

NORA. – Gros con.

De nulle part

Nora est devant Jeanne. Théo, un peu en retrait, lui fait un signe d'encouragement.

NORA. – T'avais raison, j'ai jamais rien compris à rien. J'ai essayé de comprendre. J'ai essayé de me lier à quelque chose à travers tout ça. J'ai essayé d'appartenir à ce que je pensais être mon histoire, mais j'y arrive pas.

JEANNE. – Pourquoi tu es là, Nora ?

Nora fait écouter le passage de l'enregistrement où on entend le chant de Jeanne.

NORA. – T'es en colère contre mon père ?

JEANNE. – Je suis pas en colère contre ton père.

NORA. – T'es en colère contre moi ?

JEANNE. – Je suis pas en colère contre toi.

NORA. – Alors pourquoi tu me regardes comme si tu venais d’avaler une grenade ? Pourquoi c’est si difficile d’être ensemble ?

JEANNE. – Je suis fatiguée. Ça y est. Je veux dormir, je vais m’étendre un peu, je suis fatiguée. Laissez-moi, je suis fatiguée.

Elle s’étend sur son lit. Elle se recouvre des draps et disparaît. Nora se retourne pour partir, mais Théo lui bloque le chemin. Nora hésite, puis va s’asseoir à côté de Jeanne. Temps.

NORA. – Chante-moi une chanson.

JEANNE. – Non.

NORA. – Raconte-moi une histoire, alors.

JEANNE. – Pourquoi ?

Silence.

NORA. – Jusqu’ici, j’ai vécu ma vie en croyant que j’avais pas besoin de toi. J’avais ton absence et honnêtement, ça me suffisait. Mais ces derniers temps, j’ai réalisé qu’il me manquait

quelque chose. Je me suis dit : c'est une histoire, un ailleurs, une identité. Mais c'était toi. Ce qui me manquait, c'était toi. Et si tu me racontes pas, si personne parle jamais de rien, criss, si on n'arrive pas à dire qu'on s'aime et qu'on est désolés, moi, il me reste juste un gouffre immense dans la tête. Alors peut-être que tu te dis que ça te concerne plus, t'as plus qu'à attendre de crever, que tout ça, c'est bientôt fini, mais moi, je vais vivre longtemps encore et j'ai peur parce que je sais pas si j'en suis capable. Y'a tellement de temps à vivre encore et je sais pas si j'en suis capable. Alors dis-moi, je sais pas, aide-moi, raconte-moi une histoire, que je rêve, que je t'invente, que je puisse consoler mon père. Apprends-moi à vivre parce que j'arrive pas à m'inventer. Raconte-moi quelque chose. S'il te plaît.

JEANNE 25 ANS. – Lyna ! Arrête ! Arrête !

Lyna fait la valise de Jeanne 25 ans à sa place. Jeanne 25 ans l'en empêche. Elles se battent. Théo et Nora assistent à la scène comme si elle se déroulait sous leurs yeux.

JEANNE 25 ANS. – Je ferai pas mes valises et j'irai nulle part.

LYNA. – T'es enceinte ! C'est dangereux ! Tu dois t'en aller !

JEANNE 25 ANS. – C'est ce que tu veux ?

LYNA. – On s'en fout, de ce que je veux ! Pour toi et les tiens, c'est la valise ou le cercueil, tu comprends ça ?

JEANNE 25 ANS. – Tu te rends compte de ce que tu dis ? C'est pas juste.

LYNA. – Jeanne, il s'agit plus de ce qui est juste ou pas. Il s'agit même plus de toi ni de moi ! C'est plus grand que nous, ce qui se passe.

JEANNE 25 ANS. – Ma sœur...

LYNA. – Je suis pas ta sœur ! Ça suffit ! Il est loin maintenant, le temps de l'enfance, il faut arrêter de se conter des histoires. Les tiens ont tout pris aux miens, l'argent, la terre, l'avenir, tout ! On nous a volé l'avenir, il ne nous appartient plus depuis longtemps, et même si je sais que t'y es pour rien, on peut plus faire comme si ça existait pas. On a grandi, Jeanne, il faut commencer à nommer le monde avec des mots d'adultes.

JEANNE 25 ANS. – Et c'est quoi, des mots d'adultes, hein ? Choisir son camp ? Ennemis ? Blancs ? Arabes ? C'est ça, des mots d'adultes, c'est ça ?

LYNA. – Peut-être bien !

JEANNE 25 ANS. – Comment veux-tu que je me mette ça dans la tête, tu te rends compte de ce que tu me demandes ? Si ça, c'est la réalité, tout s'écroule. Ça veut dire que tout ce qu'on m'a appris a toujours été faux, que la mémoire, l'école, l'amour, la vérité, le bien, le mal, tout ça, c'est qu'un beau ramassis de conneries ! Comment veux-tu que j'accepte ça quand, toute ma vie, on m'a dit : « Jeanne, voici le ciel, voici la terre, voici le vent, voici l'école, voici la mer. Voici Lyna, ta sœur. Vous n'êtes pas du même sang, mais par ce sol sous vos pieds et ce vent qui vous fouette le visage, vous êtes sœurs. Vous êtes sœurs parce que vous l'avez décidé. » Où est le sens, après ça ? Parce que si ma sœur n'est pas ma sœur, c'est que le vent n'est pas le vent et que le monde est opaque, aveugle, et qu'y'a plus rien à croire dans cette chose monstrueuse. Si t'es pas ma sœur, qu'est-ce qui est pas un mensonge ? Comment aborder la vérité si je suis pas sûre que chaque fois que j'ouvrirai la fenêtre en criant ton nom,

je te verrai pas apparaître au coin de la rue, les cheveux décoiffés, les mains collantes de sucre et l'œil brillant ? Et même si je survivais à aujourd'hui, y'a encore tellement de jours à vivre ! Comment je fais pour être en paix avec l'idée de pas les vivre avec toi ?

LYNA. – Tu apprendras, Jeanne.

JEANNE 25 ANS. – On n'est pas responsables du passé !

LYNA. – Non, mais on est responsables du présent.

JEANNE 25 ANS. – Tu sais bien que si j'étais présidente ou cheffe d'armée, je te donnerais tout, j'abdiquerais tout en ton nom, sans une seconde d'hésitation !

LYNA. – Mais tu n'es pas présidente ni cheffe d'armée et tu ne peux faire aucune de ces choses !

JEANNE 25 ANS. – Pars avec nous, alors. Pars avec nous.

LYNA. – Mon pays est ici. Pas là-bas.

JEANNE 25 ANS. – Mon pays n'est pas ici ni là-bas, mon pays, c'est toi, t'entends ? Le reste est nul, le reste n'existe pas !

LYNA. – Je peux pas partir, Jeanne.

JEANNE 25 ANS. – Si moi, je peux, pourquoi pas toi ?

LYNA. – Écoute, dans le ventre de cette terre, y'a un monstre. Un monstre horrible, mais je ne sais plus s'il faut le tuer ou le consoler. Je ne peux que suivre la vague qui m'emporte parce que sinon, je vais devenir folle. Ça, je le sais, je vais devenir folle d'ennui, de rage, de silence, de tête baissée, alors mon corps n'a d'autre choix que de suivre le mouvement. Et ça, même ton sourire, Jeanne, même ton sourire, même notre enfance n'y peuvent plus rien.

JEANNE 25 ANS. – Lyna, ces gars-là sont des suicidaires. Avec eux, tu te diriges droit vers la mort.

LYNA. – Tu te trompes. J'ai jamais autant eu envie de vivre. J'ai envie de rire, de pleurer, de pleurer de rire et de chanter. Je vais te dire, dans la vie, dans ma vie, j'ai deux options : le suicide

ou la traversée. Aucune possibilité d'avenir ici. On est happés. Aspirés. Broyés. Mes journées ne sont qu'une alternance malheureuse entre ces deux obsessions : soit je me suicide, soit je traverse l'océan. Malgré ton sourire. Malgré l'enfance. Le matin, je me lève : je traverse l'océan. Je fais couler le café : je me suicide. Je suis en retard : je traverse l'océan. Je manque de me faire écraser par une moto : je me suicide. J'arrive au travail : je traverse. Je dis bonjour : je me suicide. Et ça, toute la journée jusqu'au moment où je m'étends dans mon lit, espérant un sommeil qui ne vient jamais et que c'est là, quand y'a plus rien à faire, que l'envie de mourir est plus forte que tout. Mais je veux plus mourir, je veux plus et je te le dis, j'ai l'intention de vivre longtemps encore. C'est pour ça que je dois foncer, tête baissée, malgré le chemin incertain. Évidemment que comme toi, j'ai rêvé que l'on vieillirait ensemble. Mille fois, oui, à se baigner ensemble et à voler des oranges ensemble du haut de nos quatre-vingt-dix ans. J'aurais tellement aimé avoir quatre-vingt-dix ans avec toi. Ça aurait été tellement doux, je le sais. Mais nous sommes au début de quelque chose d'important. Et c'est terrifiant, mais je sens au plus profond de moi-même que ce pays peut devenir quelque chose de terriblement beau, mais pour y arriver,

l'heure n'est plus au compromis. L'heure est à la démesure et on verra après pour les pots cassés. On n'a pas le choix. Ce soir, on va venir cogner à ta porte. Si tu réponds, on te tue. Et si tu pars pas, ça recommencera. Je dis ça parce que je t'aime. Ça recommencera. Au revoir, Jeanne.

Lyna part. Silence.

JEANNE. – Quand elle est partie, j'ai réalisé que Marcel était toujours chez Amir, alors j'ai couru pour le prévenir. J'ai couru, j'ai couru, j'ai cru que mon cœur allait exploser. Quand je l'ai aperçu dans le cadre de la porte, j'ai hurlé son nom. C'est quand il a levé la tête et qu'il a porté la main à sa bouche pour m'envoyer un baiser que la bombe a explosé. Par réflexe, je me suis retournée pour protéger mon visage et le choc m'a projetée sur le sable. Marcel est mort sur le coup. L'océan a tout vu ce jour-là. J'ai fait un séjour à l'hôpital d'Oran pour des éclats de métal dans mon dos et j'ai pris le bateau pour Marseille quelques jours plus tard.

NORA. – Et Marcel ?

JEANNE. – Il était beau. Les cheveux toujours en bataille. Il avait un regard noir à faire taire

le tonnerre. Toujours au bord des larmes. Il disait
que c'était le vent.

NORA. – Je suis désolée.

JEANNE. – Moi aussi.

La mer

Au bord de la mer. Nora et Jeanne sont assises dans le sable. Théo se tient debout, les pieds dans l'eau. Le soleil se couche. On entend la mer et le vent. Jeanne 25 ans est sur le bateau qui quitte Oran.

THÉO. – Alors c'est ici que ...

JEANNE. – Je crois que je gonfle des pieds. Huit heures de voiture, y'a de quoi se détruire les fesses et quand j'ai mal au cul, bah, je gonfle des pieds, voilà !

THÉO. – Alors, c'est ici que vous êtes ... Que t'es arrivée.

JEANNE. – Oui, à peu près. Le bateau a dû accoster au port qui est juste là-bas. Ça fait longtemps que j'étais pas venue. Ç'a pas changé. (*Temps.*) La photo dont tu parlais ... Tu l'as ? (*Nora lui tend la photo.*) Oh, le coup de vieux !

NORA. – Peut-être que de l'autre côté, y'a Lyna, assise dans le sable elle aussi. Si ça se trouve, elle nous regarde.

JEANNE. – Si ça se trouve.

NORA. – Papa m'a dit que Marcel aimait la musique.

JEANNE. – Il aimait pas la musique : il adorait la musique. Il pouvait pas écouter du chaabi sans se mettre à chialer, le con.

NORA. – C'est quoi du chaabi ?

JEANNE. – Je sais pas comment te décrire. Quand tu l'écoutes ... Ça rend triste et ça rend heureux. Ils ont tout compris. (*Elle regarde Nora.*) Tu pleures ?

NORA. – Non.

JEANNE. – Bah si, tu pleures ...

NORA. – C'est le vent.

Elles se sourient.

JEANNE. – Bon, allez, j'en ai marre, j'ai du sable partout. On va manger. Je connais un restaurant pas trop mal, pas loin d'ici. Vous venez ?

JEANNE 25 ANS. – C'est l'heure.

THÉO, à Jeanne. – Attends, je vais t'aider.

NORA. – J'envoie juste un petit truc et j'arrive.

JEANNE. – Bon, ben, on t'attend à la voiture, hein.

Jeanne s'en va en chantonnant. Théo va pour la suivre, mais s'arrête en chemin. Nora sort son téléphone. Messagerie vocale. Elle prend une bonne inspiration.

NORA. – Salut, papa. Je suis à Marseille.

JEANNE 25 ANS. – Sur le bateau qui quitte le port d'Oran, les gens s'agitent, se bousculent pour tenter d'apercevoir une dernière fois les proches restés à quai. Ça se lance des promesses et des mots d'amour sans se soucier qu'ils atteignent leur cible ou non, l'important, c'est de lancer. Comme s'il était tellement précieux de tout se dire, maintenant que le temps manque.

NORA. – Je suis avec Théo et grand-maman. Je voulais te dire qu'on va bien. Théo va bien. Il finit de jouer son spectacle dans deux semaines et après, il va faire un tour en Espagne.

THÉO. – Juste pour voir.

NORA. – Sur le chemin pour venir jusqu'ici, j'ai ouvert les fenêtres de la voiture, grand-maman a fermé les yeux et a murmuré « merci pour le vent ». Je sais que Marcel est mort devant la mer. Je sais que grand-maman est triste. Elle a eu une amie voleuse d'oranges et avide de liberté. Je les connaîtrai jamais, mais étrangement, je les sens tressés à mon cœur comme les racines d'un arbre fort. Y'a leurs voix dans ma tête.

JEANNE 25 ANS. – Je pense à Lyna. Je pense qu'il va falloir que je fonce, tête baissée, vers l'avant, toujours vers l'avant. Toute la vie. Il s'agira plus que de ça.

NORA. – Quand on se déplace, on se déplace toujours avec soi. Et on espère arriver quelque part.

JEANNE 25 ANS. – Oui, c'est souvent de ça qu'il s'agit : mettre son corps en mouvement.

NORA. – Je sais pas si je suis arrivée quelque part, mais j'avance. Je suis devant la mer. Écoute.

Nora lève son téléphone devant la mer. Le bruit des vagues. Le vent.

Remerciements

Merci à Claude Poissant, Johanne Haberlin, Marcelle Dubois, Olivier Sylvestre et Wajdi Mouawad d'avoir cru en moi et en cette histoire.

Merci à Vanessa de m'avoir demandé : « Et si le silence transmettait davantage les douleurs que les mots ? »

Merci à Delphine, Étienne, Gabriel, Isabelle, Jonathan, Jules, Maïté, Nathalie, Tristan, Sarah, Sarya, Sofia, Stéphanie et Théa d'avoir, chacune et chacun à leur manière, fait de ces personnages ce qu'ils sont aujourd'hui.

Merci à maman et papa, Raoul, pour tout le reste.



Au catalogue

Madeleine Allard

Quand le corps cède, nouvelles, 2016

Jean-Pierre April

Histoires centricotises, nouvelles, 2017

Méchantes menteries et vérités vraies, nouvelles, 2015

Alain Beaulieu

Novembre avant la fin, essai-fiction, 2020

Laetitia Beaumel

Chambres claires, poésie, 2021

Julien Beauseigle

H_iT !, théâtre, 2025

Victor Bégin

Les garçons interludes, récit illustré, 2022

Nicolas Bertrand

Déjà, roman, 2010

Josée Bilodeau

Au milieu des vivants, roman, 2019

Nathalie Boisvert

Facelift suivi de *La fureur immobile*, théâtre, 2022

Emmanuel Bouchard

On s'est promis de chercher ailleurs, nouvelles, 2021

Les faux mouvements, nouvelles, 2017

La même blessure, roman, 2015

Depuis les cendres, roman, 2011

Au passage, nouvelles, 2008

Françoise Bouffière

La Louée, roman, 2009

Emmanuelle Caron

Le chant de l'infirmière, théâtre, 2021

Maxime Cayer

En aucun lieu, poésie, 2022

Philippe Chagnon

Du côté du Szechuan, roman, 2024

À reculons, roman, 2022

Dans sa tête poussait une plante, poésie, 2021

L'essoreuse à salade, roman, 2019

Catherine Côté

*Transformer ses ruines en ombre à paupières
en dix étapes faciles*, poésie, 2025

Véronique Côté et Steve Gagnon

Chaque automne j'ai envie de mourir, secrets, 2012

Pier Courville

Elles, fictions, 2024

Petits géants, roman, 2020

Amélie Dallaire

Limbo, théâtre, 2023

Geneviève Damas

Histoire d'un bonheur, roman, 2015

Les bonnes manières, nouvelles, 2014

Si tu passes la rivière, roman, 2013

Nicholas Dawson

Self-care, nouvelles, 2021

Fanie Demeule

Dents de fortune, roman, 2024

Je suis celle qui veut sauver sa peau, nouvelles, 2022

Bagels, récit illustré, 2021

Roux clair naturel, roman, 2019

Déterrer les os, roman, 2016

Dominique de Rivaz

Rose Envy, roman, 2015

Camille Deslauriers

Les ovaires, l'hypothalamus et le cœur, nouvelles, 2018

Sarah Desrosiers

Sa belle mort, roman, 2023

Bon chien, roman, 2018

Lynda Dion

Grosse, roman, 2018

Monstera deliciosa, roman, 2015

La Maîtresse, roman, 2013

La Dévorante, roman, 2011

Isabelle Dionne

D'autres font du vitrail, roman, 2022

Mélodie Drouin

Nos hontes vous reviendront armées, récits, 2022

Sinclair Dumontais

La Deuxième Vie de Clara Onyx, roman, 2008

Jean-Guy Forget

After, roman, 2018

Valérie Forgues

Chambres fortes, essais, 2023

Janvier tous les jours, roman, 2017

Pierre-Luc Gagné

Le jardin de la morte, roman, 2023

L'Homme est un lion que je n'ai su faire rugir, poésie, 2021

Nicholas Giguère

Petites annonces, 2020

Quelqu'un, 2018

Queues, 2017

Pierre Gobeil

Splendeurs et misères de l'homme occidental, roman, 2015

L'Hiver à Cape Cod, roman, 2011

Christine Gosselin

Regarder les coulisses se répandre, roman, 2023

Larves de vie, roman, 2021

Julie Gravel-Richard

Enthéos, roman, 2008

Marilyse Hamelin

Une détresse contrôlée, récit, 2023

Quelques jours avec moi, récit illustré, 2021

Sebastián Ibarra Gutiérrez

À terre ouverte, poésie, 2023

Francis Juteau et Alice Lacroix

On couche encore ensemble, roman, 2024

On couche ensemble, roman, 2021

Francis Juteau

Antonio Pizza, roman, 2025

Monique Juteau

Comme dictées en oiseaux détachés, poésie illustrée, 2024

Le marin qui n'arrive qu'à la fin, roman, 2020

Olivier Labonté

Et puis demain, ne pardonne plus, poésie, 2023

Jean-Luc Lagarce

Juste la fin du monde, théâtre, 2016

Simon Lambert

Les crapauds sourds de Berlin, roman, 2020

François Lamontagne

D'eau et de solitude, roman, 2024

Sophie-Anne Landry

Bunkers, poésie, 2022

Marie-Claude Lapalme

Le bleu des rives, nouvelles, 2016

Maryse Latendresse

Harakiri, roman, 2018

David Laurin et Louis Bélanger

Gaz Bar Blues, théâtre, 2024

Kathleen Laurin-Mc Carthy

Poupée russe de brouillard, poésie, 2021

Bertrand Laverdure

Ce livre ne s'adresse qu'à 0,00005 % de la population,
poésie, 2022

Éric LeBlanc

Le bleu des garçons, fictions, 2020

Daniel Leblanc-Poirier

Nouveau système, roman, 2017

Claire Legendre

Nullipares, récits, 2020

Making-of, roman, 2017

Hélène Lépine

Un léger désir de rouge, roman, 2012

Marc Lessard

L'éboulement des horizons, poésie, 2024

Maude-Éloïse

Minou, roman, 2022

Josée Marcotte

La soeur de l'Autre, Isabelle Rimbaud, roman, 2022

Yannick Marcoux

L'horizon des phares, poésie, 2021

Kareen Martel

*Monologue d'une non-monogame dans la salle de bain
d'un sous-sol*, autofiction, 2025

Alexis Martin

Camillien Houde, « le p'tit gars de Sainte-Marie »,
théâtre, 2017

Alexis Martin et Pierre Lefebvre

Extramoyen, théâtre, 2018

Suzanne Mercier

Indémaillables, roman, 2023

L'omission, roman, 2021

Ricardo Monti

Hôtel Columbus, théâtre, 2018

Joanne Morency

Crever les eaux, poésie, 2023

Maxime Olivier Moutier

L'Inextinguible, entretiens, 2018

Chantal Nadeau

Affamé.e.s, récit illustré, 2023

Les trouées, récit poétique, 2020

Nathalie Nadeau

L'amour comme autant de fractures, poésie, 2023

Sylvie Nicolas

Tout chagrin est un théâtre d'ombres, récit, 2022

Éric Noël

L'Amoure looks something like you, théâtre, 2022

Mélanie Noël

L'intimité du chaos, roman, 2024

Debout dans vos absences, roman, 2023

Anne Peyrouse

Anne Hébert, si tu veillais ma tristesse, autobiographie, 2024

Ces fenêtres où s'éclatent leurs yeux, poésie, 2021

encore temps de rebrousser chemin, nouvelles, 2020

Tu ne tueras point, roman, 2018

Passagers de la tourmente, nouvelles, 2013

Casey Plett

Les étoiles comme des petits poissons, roman, 2025

Maude Poissant

Saccades, nouvelles, 2014

Sina Queyras

Autobiographie de l'enfance, roman, 2016

Lyne Richard

À même le ciel une traversée plus lente, poésie, 2024

Karine Rosso

Mon ennemie Nelly, roman, 2019

Mattia Scarpulla

Arracher les frontières, poésie, 2025

Erin Shields

Beau gars, théâtre, 2023

Éric Simard

Martel en tête, roman, 2017

Le Mouvement naturel des choses, journal, 2013

Être, nouvelles, 2009

Cher Émile, roman épistolaire, 2006

Thomas C. Spear

Les mascarades du Wisconsin, roman, 2023

Olivier Sylvestre

À plusieurs, théâtre, 2025

Les Sentinelles, théâtre, 2022

Guide d'éducation sexuelle pour le nouveau millénaire,
théâtre, 2020

La loi de la gravité, théâtre, 2019

le désert, récit, 2019

noms fictifs, récits, 2017

Vincent Thibault

La Pureté, nouvelles, 2010

Maude Veilleux

Prague, roman, 2016

Le Vertige des insectes, roman, 2014

Hamac propose des textes
profondément humains qui brillent
par leur qualité littéraire.



Si vous avez aimé celui-ci,
nous vous invitons à découvrir
les autres titres de notre catalogue.
Ils vous plairont sûrement.



Pour soumettre un manuscrit
ou obtenir plus d'informations,
visitez le site www.hamac.qc.ca



Pour obtenir de l'information
sur la vente et l'achat de droits,
écrivez-nous à info@hamac.qc.ca.

Un soir, Nora fait la découverte d'une photo de sa grand-mère, prise à Oran, en Algérie, dans les années 60, après une explosion qui l'a grièvement blessée. En voyant la photo de cette femme qu'elle connaît à peine, c'est le poids d'années de silence, de regards, de gestes absents, qui lui tombe soudainement dessus. À partir de là, malgré la vie qui avance, malgré la famille, les amis, les amours, le travail, malgré le ciel bleu et le beau temps, c'est trop tard : Nora le sent au fond d'elle-même. Elle est inconsolable. Accompagnée de son frère Théo, Nora part à la recherche de Jeanne, sa grand-mère, dont elle a perdu la trace. Entre héritage et identité, entre passé et présent, *La femme de nulle part* est le récit de la réparation d'une absence. C'est l'histoire d'une rencontre. Avec l'autre, avec soi. Avec le vent.